Merville, Pierre Francois Camus
Les quatre ages

Merville.

Les quatre âges

1822.

LES QUATRE AGES,

COMÉDIE

EN VERS, EN CINQ ACTES,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE DE LA RUE DE LOUVOIS, PAR LES ACTEURS SOCIÉTAIRES DE LA COMÉDIE FRANÇAISE, LE 19 AOUT 1822.

Ouvrages du même auteur, qui se trouvent aux mêmes adresses :

LA FAMILLE GLINET, comédie en vers en cinq actes, in-8°, prix, 2 fr. 50 c.

L'HOMME POLI, comédie en vers, en cinq actes, in-8°, prix, 2 fr. 50 cent.

LES DEUX ANGLAIS, comédie en prose, en trois actes, in-8°, prix 1 fr. 50 cent.

SAPHORINE, ou l'Aventurière du Faubourg Saint-Antoine (Roman), 2 vol. in-12, prix, 5 fr.

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT.

LES QUATRE AGES,

COMÉDIE

EN VERS, EN CINQ ACTES,

PAR M. MERVILLE.



Dessiné par M.lle Merville. — *Gravé par [illegible].*

PARIS,

J. A. S. COLLIN DE PLANCY, ÉDITEUR,

RUE MONTMARTRE, N° 121,

ET J.-N. BARBA, LIBRAIRE AU PALAIS-ROYAL.



M DCCC XXII


LIBRARY
JUL 18 1969
UNIVERSITY OF TORONTO

LES QUATRE AGES,

COMÉDIE.

« Enfance, jeunesse, virilité, vieillesse,
« chacune a ses propres et particulières tares. »

CHARRON.

Vu au ministère de l'intérieur, conformément à la décision de M. le directeur général de l'administration départementale et de la police, en date de ce jour, à la charge de retrancher les passages indiqués à la scène Ier (1).

Paris, le 15 mai 1821.

Par ordre de M. le directeur général,

Le chef du bureau des théâtres,

Signé B. Delancy.

Vu de nouveau, à la charge des corrections indiquées aux pages 3, 17, 28, 39, 43 et 46 (*du manuscrit.*)

Ce 31 juillet 1822.

Signé Coupart.

---

(1) Ces passages, rétablis page 12, avaient été corrigés ainsi :

PÉRIANTHE.

Il parle de talens :
De semblables discours étaient bons de mon temps,
Qu'un Rousseau, qu'un Voltaire...

JULES.

Ah ! nommez-en quelque autre :
Ceux-là sont de mon temps aussi bien que du vôtre :
Leur pensée est vivante ; et tout grand écrivain
Des siècles qu'il éclaire est le contemporain.

AVIS.

MM. les Directeurs de spectacles des départemens voudront bien se conformer aux changemens et suppressions qu'on a eu soin de noter pour eux, dans le cours de l'ouvrage.



Personnages.	Acteurs.
PÉRIANTHE, } *vieillards.*	Baptiste aîné.
SUZEVAL, } *vieillards.*	Damas.
VOLRADE, *homme fait,* gendre de Périanthe.	Michelot.
JULES, *jeune homme*, petit-fils de Périanthe.	Firmin.
FLAVIEN, *enfant,* fils de Volrade.	Mlle Despréaux.
CHARANÇON, intendant.	M. Monrose.
SAINT-ALBIN, } électeurs parisiens.	Ces personnages sont supprimés à la représentation.
RUPERT, } électeurs parisiens.	Ces personnages sont supprimés à la représentation.
RUFIN, homme d'intrigue.	Faure.
UN NOTAIRE.	Stokleit.
Un Laquais.	Lafitte.
JULIE, nièce de Suzeval.	Mlle Brocard.
CLAIRETTE, sa femme de chambre.	Mme Demerson.
THÉRÈSE, gouvernante de Flavien.	Mme Démousseaux.

La scène est à Paris chez Périanthe.

LES QUATRE AGES,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

FLAVIEN, JULES, VOLRADE, PÉRIANTHE, *sur le devant;* THÉRÈSE, *derrière Flavien,* CHARANÇON, *derrière Périanthe.*

(*L'enfant fait un château de cartes; le jeune homme tient une guitare, et paraît composer de la musique; l'homme fait lit un journal; et le vieillard pèse de l'or dans un trébuchet.*)

FLAVIEN, *à Thérèse qui souffle sur ses cartes.*

Oh! mais c'est ennuyeux ce badinage-là,
Ma bonne, mon château jamais ne finira.

JULES.

Chut! monsieur Flavien, un moment de silence.
(*à lui-même.*)
Ce motif est charmant pour clore ma romance.
(*Il fredonne.*)

Mets-y de moitié ma Julie.

VOLRADE.

Jules, un peu moins haut; laissez-moi, s'il vous plaît,
Achever ma lecture.

PÉRIANTHE, *à lui-même.*

Oui, le nombre est complet,
Et le poids n'offre pas un scrupule à redire.

(*Il serre son or dans une bourse.*)

Mon revenu commence à ne me plus suffire.
En vain, de la sagesse invoquant le secours,
Donné-je à mes besoins des bornes tous les jours;
Je ne puis avec eux restreindre ma dépense.
Ma fortune autrefois promettait d'être immense;
Plus de vingt mille écus l'accroissaient tous les ans :
Heureux quand aujourd'hui j'y joins vingt mille francs.
A moins d'une réforme, absolue et soudaine,
Je n'y saurais tenir, ma ruine est certaine.

(*Il appelle son intendant, qui d'abord ne bouge point.*)

Charançon, approchez. Voici l'argent du mois;

(*L'intendant vient avec empressement; il lui fait prendre un sac*.*)

Et ménagez-le mieux que la dernière fois.

(*Charançon va pour prendre la bourse où le vieillard a mis son or.*)

Laissez; je serrerai moi-même cette somme.

---

* Ce sac doit être en coutil, ou en toile rayée, de sorte qu'il puisse être facilement reconnu.

CHARANÇON.

Vos intérêts, monsieur, sont en main économe,
Qui ne prodigue rien, que les soins vigilans.

PÉRIANTHE.

C'est là votre refrein, depuis trente-cinq ans;
Et le bien qui, durant un si long intervalle,
Fut dissipé chez moi, par cette main fatale,
Ferait un beau denier cependant aujourd'hui.

CHARANÇON.

D'accord; mais...

PÉRIANTHE.

C'est assez, brisons là.

CHARANÇON, *à part, en sortant.*

Quel ennui!

JULES, *le voyant sortir avec le sac.*

L'intendant est en fonds, fort bien!

PÉRIANTHE, *à Volrade.*

Quelle nouvelle,
Mon gendre?

VOLRADE.

On en donne une, à peine.

PÉRIANTHE.

Quelle est-elle?

VOLRADE.

On proclame les noms des heureux candidats,
Députés présomptifs; et l'on ne m'y met pas.
Je compte quelques voix cependant; mais la brigue....
J'irai, je parlerai, je déjouerai l'intrigue.

Notre ami Suzeval, son élévation
N'obtiennent pas non plus la moindre mention.
La chose apparemment n'en valait pas la peine...
Mais on nous entretient des héros de la scène,
De peintres, de tableaux, de poètes, de vers,
Sujets intéressans, qui nous sont bien plus chers.

JULES.

D'un étrange dépit votre ame est enflammée!
Eh! vous occuperez assez la renommée,
Alors que la tribune à vos discussions
Livrera de nos droits les grandes questions.
Préparant pour vous seuls les palmes triomphales,
Nous faut-il devenir Visigoths ou Vandales;
Délaisser les talens, et d'un mépris cruel
Faire de leurs efforts le salaire mortel?
  Ah! la France leur doit aussi des jours de gloire:
Vous auriez là, messieurs, une triste victoire.

VOLRADE.

Le bel enthousiasme!

PÉRIANTHE.

Il parle de talens!
* Qu'aurait-il dit, bon Dieu! s'il avait vu mon temps;
* Si pour contemporains il eût eu des Voltaire,
* Des Rousseau!

JULES, *avec toute l'exaltation de son âge.*

J'eusse fait comme toute la terre:
* Je les eusse adorés!

VOLRADE, *ricanant.*

Adorés!

PÉRIANTHE, *de même.*

Il est vif.
* Sais-tu que j'ai connu Lattaignant, Roy, Montcrif,
* Dorat, Gentil-Bernard, Colardeau, feu Lemierre!

JULES.

* Moi, Bernardin, Delille et l'auteur de Tibère;
Et peut-être après eux...

PÉRIANTHE.

Et le docte Fréron...

JULES.

Des Frérons! notre siècle en produit à foison:
Nous cultivons surtout le champ de la critique.

PÉRIANTHE.

Sais-tu qu'avec Rameau j'ai fait de la musique!

JULES.

J'en ai fait chez Grétry, Méhul et Nicolo!

---

* A la représentation, on remplace ces sept vers par les suivans:

De semblables discours étaient bons de mon temps.

JULES.

Ah!

PÉRIANTHE.

Sais-tu que j'ai vu les Dorat, les Lemierre,
Les...

JULES, *l'interrompant.*

Moi, notre Pindare, et Delille, et Saint-Pierre,
Et peut-être après eux, etc.

PÉRIANTHE.

Possédez-vous enfin des Boucher, des Vanloo?

JULES.

Non.

PÉRIANTHE.

Quelle école!

JULES.

Ah! Ah!

PÉRIANTHE, *indiquant un tableau.*

C'était de la peinture!
Voyez moi, par Latour tiré d'après nature,
En Hercule!

JULES.

Fort bien! et qu'un Hercule est beau
Avec cette perruque et ce petit chapeau!
(*regardant un autre tableau.*)
Que Vénus, empruntant les traits de ma grand'mère,
Sous ce vertugadin paraît vive et légère!
Certes! l'on ne peint point aujourd'hui dans ce goût.

PÉRIANTHE.

Monsieur mon petit-fils, vous raillez.

JULES.

Point du tout.

PÉRIANTHE.

* La jeunesse aujourd'hui fait voir un caractère!...

---

* On change ainsi ce vers :

Ce jeune homme à présent fait voir un caractère!...

(*à Volrade.*)

Finissons. Suzeval prend donc le ministère?
Nous l'allons de ses champs voir enfin revenir!
Ma liquidation, pour le coup, va finir.

FLAVIEN, *à Thérèse.*

Mon ami Suzeval! Entends-tu bien?

THÉRÈSE.

Silence!

FLAVIEN.

J'aurai du bonbon.

THÉRÈSE.

Paix!

VOLRADE, *répondant à Périanthe.*

En cette circonstance,
Vous mettez bien du prix peut-être à son retour.

PÉRIANTHE.

Pourquoi donc?

JULES, *à part.*

Puisse-t-il approuver mon amour!

PÉRIANTHE.

L'amitié qui nous joint n'est pas de fraîche date;
Et depuis quarante ans, plus d'un fait la constate.
De deux lustres complets j'ai l'avance sur lui.
Je m'en targuais jadis; c'est son tour aujourd'hui.

VOLRADE.

Près de nos électeurs, égaux en avantages,
Comme son frère et moi partageons leurs suffrages,
Il pourrait bien...

JULES, *à part.*

Aussi quel orgueil sans égal
Que de ce vieux guerrier s'être fait le rival!
Si je perdais sa fille...

PÉRIANTHE.

Eh! mais, mon cher Volrade,
Avec moins de raisons souvent l'on rétrograde :
Si vous l'alliez choquer par cette ambition;
Et s'il arriérait ma liquidation!

VOLRADE.

C'est en son équité prendre peu d'assurance.
Croyez que je n'aurai de loi que la prudence;
Que maître de mes vœux, de mes désirs secrets,
Je n'entreprendrai rien contre mes intérêts.

PÉRIANTHE.

Mais il s'agit des miens; vous me parlez des vôtres.

VOLRADE.

Eh mais, les miens, monsieur... c'est-à-dire les nôtres.

PÉRIANTHE.

Si l'on veut.

VOLRADE.

Après tout, ce sont dix mille écus
Que vous réclameriez.

PÉRIANTHE.

Parce qu'ils me sont dus,
Et légitimement.

VOLRADE.

Attendez qu'à leur zèle

Mes amis aujourd'hui trouvant le sort fidèle
De nos législateurs m'ouvrent enfin les rangs...

PÉRIANTHE, *à lui-même.*

Cela me paiera-t-il mes trente mille francs?

VOLRADE, *continuant.*

Je sais comme on se rend facile ou redoutable :
Mon plan est arrêté, plan juste, raisonnable,
Et si grand, si profond, si sagement conçu,
Que rien n'est oublié dans son vaste aperçu;
Que morale privée et conduite publique,
Tout y trouve son code et sa règle pratique,
Et sans les préjugés, les superstitions,
Du profane vulgaire aveugles notions.
Je vais d'un pas réglé, mais libre et sans entrave.
D'aucun parti d'abord on ne me voit l'esclave :
Et, sauf certain pamphlet, qu'en un profond oubli
Il m'est permis enfin de croire enseveli,
Rien ne peut m'accuser d'erreur ou d'inconstance :
Au cas d'un certain choix, l'avantage est immense;
Vous le comprenez bien.

PÉRIANTHE.

Ma foi! c'est tout au plus.
Qu'est-ce que cela fait à mes dix mille écus?

VOLRADE.

Qu'en l'état où le sort, par un heureux caprice,
Me place pour saisir l'occasion propice,
Si je prends un parti... tel qu'on le peut prévoir....
(Ce n'est pas me bercer, je crois, d'un fol espoir;)
J'ai des antécédents; et quand on administre...

PÉRIANTHE.

Eh bien?...

VOLRADE, *exalté.*

Si quelque jour vous me voyez ministre;
Si ma fortune enfin prenait ce noble essor,
Pour vos recouvrements craindriez-vous encor?

PÉRIANTHE.

Parbleu! si cette voie est la seule indiquée,
Ma liquidation est bien hypothéquée!

FLAVIEN, *faisant voir son château à Thérèse.*

Tiens, tiens, comme il est haut!... Ne souffle pas dessus.

VOLRADE.

Tous ces discours d'ailleurs sont ici superflus.
Suzeval au plutôt recevra ma visite,
Et ce que j'apprendrai réglera ma conduite.

PÉRIANTHE.

Fort bien.

JULES, *à part.*

Grand Dieu! Julie!

VOLRADE.

Eh! voilà sûrement
Quelqu'un qui de sa part nous vient en ce moment.

PÉRIANTHE.

N'est-ce pas sa nièce?

VOLRADE.

Oui.

(*On se salue.*)

SCÈNE II.

FLAVIEN, JULES, VOLRADE, PÉRIANTHE, JULIE, CLAIRETTE.

JULIE.

Messieurs, je vous salue.

PÉRIANTHE.

Bonjour, ma chère enfant.

JULES, *à part.*

Que mon ame est émue!

FLAVIEN.

C'est toi, ma bonne amie? embrasse-moi.

VOLRADE.

Mon fils!

JULIE.

Laissez-le.

PÉRIANTHE.

Qu'elle est bien! que la rose et le lys,
Dans un combat heureux où nul n'a l'avantage,
Versent un doux éclat sur ce charmant visage!
Cela vous rajeunit.

JULES, *à part.*

Eh! eh! le grand papa!

PÉRIANTHE.

C'est que je vous ai vue haute comme cela.
Ce mauvais sujet-là vous trouvait déja belle;

Et vous même à ses vœux n'étiez point trop rebelle;
Vous l'appeliez, parbleu, votre petit mari.

JULES.

Mademoiselle a mis ce doux temps en oubli.

JULIE, *sans remarquer ce que dit Jules.*

D'une heureuse nouvelle heureuse messagère,
Je viens vous annoncer, par l'ordre de mon père,
Qu'aujourd'hui vous verrez monsieur de Suzeval;
Il avait de l'avis chargé le général,
Qui dès hier lui-même espérait vous le rendre;
Mais mille soins divers le sont venus surprendre.

VOLRADE.

Oui; monsieur votre père a conçu des projets
Dont l'accomplissement veut quelques soins secrets.
Pour moi qu'un même espoir...

PÉRIANTHE.

Votre oncle doit sans doute
Arriver de bonne heure?

JULIE.

Il aura sur la route
Vu renaître le jour, selon son usage.

PÉRIANTHE.

Oui.
Combien de son retour j'ai le cœur réjoui!
Je prétends ce matin lui faire ma visite.
Mais pour m'y préparer il faut que je vous quitte.
Pardon, ma belle enfant. (*Il sort.*)

VOLRADE.

Je veux aussi le voir ;
De le féliciter je me fais un devoir.
C'est un homme de bien, un noble caractère,
Qui sait forcer la haine et l'envie à se taire :
Puis il va pouvoir tant pour servir ses amis !...
Ce titre près de lui me doit être permis ;
Aux faveurs dont il voit honorer sa sagesse,
Personne plus que moi n'a senti d'allégresse.
Ne le lui cachez pas : il me sera bien doux
Que de mes sentimens il soit instruit par vous.

JULIE.

Il les saura.

SCÈNE III.

JULES, JULIE, FLAVIEN, CLAIRETTE.

FLAVIEN, *à Julie.*

Viens voir ma lanterne magique.

JULIE, *jetant les yeux sur le pupitre.*

Comment! mais c'est superbe. — Ah! ah, de la musique :
Monsieur Jules toujours s'en occupe?

JULES.

J'en fais
Mon seul délassement.

(Ici Thérèse emmène Flavien.)

JULIE.

Se peut-il? Je pensais...

On disait qu'ennemi de tout soin incommode
Vous étiez de nos jours le jeune homme à la mode...

JULES.

Moi!

JULIE.

Que les bals... le jeu, funeste amusement;
Prenaient tous vos loisirs...

JULES.

Moi!

CLAIRETTE.

Voilà comme on ment.
Voilà dans tous les temps comme la médisance
S'efforce de noircir la candide innocence!
Monsieur chante, étudie; ou parfois pour changer,
Vers le bois de Boulogne il guide un char léger:
Quoi de plus simple? Eh bien! l'on y trouve à redire.

JULES.

Ce beau lieu n'a plus rien lui-même qui m'attire.

CLAIRETTE.

Madame de Noirmont nous y conduit ce soir;
A l'entendre, monsieur très-souvent s'y fait voir.

JULES.

Vous y devez aller? J'y vais.

CLAIRETTE.

Et l'équipage
Dont je viens de parler sera-t-il du voyage?

JULES, *à part*.

Diable! il est en fourrière.

CLAIRETTE.

Eh! quoi?

JULES.

Dispensez-m'en.

Un tilbury tout simple...

CLAIRETTE.

On le dit si charmant!

JULES.

Je puis vous assurer que rien n'est plus modeste.

CLAIRETTE.

Oui; mais rien n'est, dit-on, plus galant ni plus leste.

JULES.

On a trop de bontés.

CLAIRETTE.

On connaît votre goût.

JULIE.

C'est trop presser monsieur, Clairette.

CLAIRETTE.

Point du tout:

Vous grillez du désir de voir cette voiture.

JULES.

Oui?... Je la conduirai.

CLAIRETTE.

Voyez; j'en étais sûre.

JULES, *à part.*

Point d'argent!... A ses vœux, certes, je me rendrai;
Seulement, je ne sais comment je m'y prendrai.

(*à Julie qui sort.*)

Vous partez!

JULIE.

Il le faut.

JULES.

Déja, mademoiselle?

CLAIRETTE, *à part.*

Déja!

JULES, *à part.*

L'occasion se présente si belle!...

(*à Julie.*)

Et la perdre! Arrêtez.

JULIE.

Que voulez-vous, monsieur?

JULES.

(*à part.*)

Je... je... C'est singulier, j'éprouve une frayeur,
Un trouble... De l'amour l'excès me rend stupide;
Et mon défaut pourtant n'est pas d'être timide.

(*haut.*)

Mademoiselle...

JULIE.

Eh! bien?

JULES.

Vous avez fait, dit-on,

Des progrès étonnans en musique?

JULIE.

Moi? Non.

CLAIRETTE.

Non! c'est aussi trop loin pousser la modestie.

(*à Jules.*)

Etonnans, oui, monsieur, je vous le certifie.

(*à part.*)

Il faut l'aider un peu.

JULIE.

Mais pour parler ainsi,
Vous croyez donc pouvoir en juger?

CLAIRETTE.

Dieu merci!
Pour sentir les beaux arts et leur céleste flamme,
Vos maîtres disent tous qu'il ne faut que de l'ame;
Et, sans blesser personne, en fait d'ame, je croi
Qu'il est fort peu de gens mieux partagés que moi.
J'ignore ce qu'ici monsieur en veut conclure;
Mais ce que vous niez est la vérité pure.
Chantez; on verra bien...

JULIE.

Es-tu folle?

JULES.

Pardon.
Je suis persuadé que Clairette a raison,
Et, si je ne craignais que votre complaisance...

CLAIRETTE.

Allons, mademoiselle, une simple romance.
Ah! vous chantez si bien la romance!...

JULIE.

Voyons.
C'est trop donner les mains à vos préventions;
Pour les faire cesser il faut vous satisfaire.

CLAIRETTE.

Eh bien! la modestie est vraiment exemplaire.

JULIE, *au pupitre.*

Qu'avez-vous donc ici?... Je connais ce rondeau
Et cet air si touchant de l'opéra nouveau.
Ceci...?

JULES.

C'est un essai de musique naïve,
Un chant simple et sans art, obscure tentative.

JULIE.

Ce n'est pas connu?

JULES.

Non.

JULIE.

Il me semble... En tout cas,
Je n'entreprendrai point, ne le connaissant pas...

JULES.

C'est facile.

JULIE.

De qui cette musique est-elle?

JULES.

Elle est...

JULIE.

Est-ce un secret?

CLAIRETTE.

Bon dieu! mademoiselle,
Sûrement, c'en est un. Je le devine moi :
Elle est de monsieur.

JULES.

Eh!

CLAIRETTE.

Voyez son trouble.

JULIE.

Quoi!
Elle est de vous? Voyons, prenez votre guitare.
Mais les vers?

CLAIRETTE.

Eh! vraiment la chose serait rare!
C'est, aussi bien que l'air, monsieur qui les a faits;
Vouliez-vous qu'il s'en tînt à la moitié des frais?

JULIE.

C'est charmant! Voyons donc. (*Elle chante.*)

Amour....

CLAIRETTE.

Eh bien! la voix vous tremble?
(*à Jules.*)
Et vous, la main! Fort bien, soyez d'accord ensemble.

Mais un peu plus de cœur, ce début est si doux!
« Amour... » Dois-je en sentir le charme mieux que vous?

JULIE *chante.*

Amour, je cède à ton empire;
Dieu puissant, règne sur mon cœur:
Trop long-temps, d'un triste délire
Ma jeunesse a connu l'erreur.
Mais dans la chaîne qui me lie
Se voir seul est un sort affreux:
Comble tes bienfaits et mes vœux:
Mets-y de moitié ma *Zélie.*

CLAIRETTE.

Fort bien; mais pourquoi donc avez-vous dit: *Zélie?*
Je me trompe, ou j'ai lu...

JULES.

J'ai mis, je crois, *Julie.*

CLAIRETTE.

(*à Julie.*)

C'est ce qu'il m'a semblé. Vous auriez en ce cas
Changé le texte?

JULIE.

Eh! mais...

CLAIRETTE.

Cela ne se doit pas.

JULIE, *avec un peu d'embarras.*

C'est la même rime.

CLAIRETTE.

Oui, mais non la même chose;
Et *Julie* et *Zélie*, en vers ainsi qu'en prose,
Diffèrent grandement; j'en appelle à monsieur.

JULES.

Surtout ici que l'un est dicté par le cœur,
Et que l'autre n'aurait...

JULIE.

Mademoiselle Orbèle
Se nomme donc Julie?

JULES.

Eh! qui vous parle d'elle!
Ma famille, il est vrai, d'un hymen odieux
Voulait entre elle et moi former les tristes nœuds.
Mais plutôt le trépas!... C'est trop de violence;
C'est trop forcer ma bouche à garder le silence.
L'amour, le ciel le veut; apprenez de mon cœur
Et les vrais sentimens, et le...

JULIE.

Monsieur! monsieur!

JULES.

C'est vous, oui, c'est vous seule...

JULIE.

O ciel! on vous écoute.
Est-on plus imprudent?... Cette fille...

JULES.

Sans doute,
Pardon... j'imaginais.... Elle vous aime tant!

Mais vous dites fort bien : il faut être prudent.

(*à Julie.*)

Clairette! — Tout s'arrange avec un peu d'adresse.
Clairette, mon enfant, j'aime votre maîtresse...

JULIE.

Ciel! est-ce donc ainsi!....

JULES, *présentant sa bourse à Clairette.*

(*à Julie.*)

Tenez. — Ne craignez rien...
Je ne suis pas encor le maître de mon bien,
Mais je ne puis tarder : soyez bonne, discrète...

JULIE.

Quelle tête!

JULES, *continuant de parler à Clairette.*

Et dès lors, votre fortune est faite.

CLAIRETTE.

Je ne veux rien, monsieur, un sentiment si doux
Me touche, m'attendrit, et je suis toute à vous.
Quand une chose enfin plaît à mademoiselle,
Elle suffit toujours pour exciter mon zèle.

JULES.

Que dites-vous?

JULIE.

Clairette!

JULES.

Au nom de vos appas!
Point de courroux, Julie. Ah! je n'exige pas

Qu'avouant mon bonheur, mes transports, mon délire,
Vous confirmiez l'espoir que ce discours m'inspire;
Mais de le démentir n'ayez pas la rigueur,
Ou j'expire à vos pieds d'amour et de douleur.

JULIE.

Sortons... Ah! qu'ai-je fait! Qu'elle imprudence extrême!

JULES.

Non, non, il n'en est point. A votre oncle lui-même,
Si vous le permettez, je confie en ce jour,
Mon espoir, mes projets, mes vœux et mon amour.
Je sais combien pour vous son cœur a de tendresse,
Et quelle autorité lui donne sa sagesse :
L'indulgence pour moi près de lui plaidera,
Et je....

JULIE.

Faites, monsieur, tout ce qu'il vous plaira.
Mais, s'il ne se rend point à votre confidence,
Songez que je n'y vois qu'une nouvelle offense.

(*à Clairette.*)

Retirons-nous. Voilà ce que vous m'attirez.

CLAIRETTE.

C'est sans malice, hélas! vous me pardonnerez.

(*à Jules, en sortant.*)

Il faut auprès de l'oncle agir aujourd'hui même.
Dites que vous aimez, dites que l'on vous aime...

SCÈNE IV.

JULES, THÉRÈSE, FLAVIEN.

JULES, *à lui-même.*

Qu'on m'aime! est-il bien vrai! Je n'en saurais douter.
J'ai vu dans ses regards sa tendresse éclater.
Ah! je suis trop heureux!

(*Il gesticule avec pétulance.*)

THÉRÈSE, *à Flavien.*

Venez vite à l'école.

(*à Jules.*)

Qu'avez-vous donc, monsieur; et quelle ivresse folle?...

JULES.

Oui, folle, tu dis bien. Eh! comment dans mon cœur
Renfermer tant d'amour, de joie et de bonheur!
J'aime, j'aime, vois-tu, cette aimable Julie,
Si modeste à la fois, si sage, si jolie,
Qu'à moins d'être de glace il faut idolâtrer;
Et je viens à l'instant de le lui déclarer.
O Dieu! j'étais perdu, si j'avais pu déplaire;
Mais elle n'a montré ni dépit, ni colère;
Ses bontés ont fait grace à ma témérité.
Conçois-tu mon bonheur et ma félicité?

THÉRÈSE.

Vous les rendez vraiment faciles à comprendre.
Mais à votre grand-père il faudra les apprendre;

Et c'est lui que surtout cet aveu flattera,
Lui qui vous a promis...

JULES

Il me dépromettra.
Dois-je, au gré d'une aveugle et triste fantaisie,
Renoncer à l'amour, au bonheur, à la vie ?

FLAVIEN, *tirant Thérèse à l'écart.*

Ma bonne, écoute...

THÉRÈSE.

Eh bien ?

FLAVIEN.

Qu'est-ce donc que l'amour ?

THÉRÈSE.

A l'autre ! A vos dépens, vous le saurez un jour.
Venez.

(*Elle l'emmène.*)

SCÈNE V.

JULES, CHARANÇON.

JULES, *un moment seul.*

Or, maintenant ma plus pressante affaire,
C'est que mon tilbury quitte enfin la fourrière ;
Que j'en puisse au plus tôt acquitter la rançon.
Ah ! tu viens à propos, mon pauvre Charançon.
Il faut, mon bon ami, que tu me sauves.

CHARANÇON.

Qu'est-ce ?
De l'argent encore ?

JULES.

Oui. Si mon sort t'intéresse ;
Si tes soins mainte fois m'ont tiré d'embarras,
C'est aujourd'hui surtout...

CHARANÇON.

Je ne vous comprends pas.
Votre profusion vraiment me désespère.
Vous avez pour tuteur votre sage grand-père :
Jamais vous n'attendez après la pension
Qu'il vous fait sur vos biens et par provision...

JULES, *l'interrompant.*

Voilà comme on se trompe à croire l'apparence :
Ce revenu toujours est consommé d'avance ;
Tu vois, sur ce pied-là, que je l'attends toujours.
Mais laissons de côté les frivoles discours.
Il n'est pas question ici d'un vain caprice :
Si je n'ai ton secours, il faut que je périsse ;
Il faut que je me mette aux mains des usuriers ;
Et je n'en vois pas un...

CHARANÇON.

Et quand vous en verriez!...

JULES, *le cajolant.*

Toi seul, mon bon ami...

CHARANÇON, *continuant.*

Par actes ni paroles,
Vous n'en tireriez pas seulement deux oboles.
Par trop de débouchés leur esprit diligent
Sait faire circuler et profiter l'argent.

JULES.

Les traîtres!

CHARANÇON.

L'un, des jeux s'est fait actionnaire;
Et, loin de s'abaisser jusqu'au prêt usuraire,
A cent pour cent, lui-même, il vous emprunterait.

JULES.

Il s'adresserait bien!

CHARANÇON.

A plus gros intérêt
Cet autre a mis son fait en une commandite:
D'un hardi libelliste il s'est fait l'acolyte;
Et trois fois plus de fonds qu'il n'en avait en main,
S'il les pouvait trouver, seraient triplés demain:
Tant la prospérité suit chez nous le scandale!
Que vous dirai-je enfin? D'une ardeur sans égale
Chacun court...

JULES.

C'est un fait dont je suis trop certain.
Mon grand-père, je crois, t'a remis ce matin...

CHARANÇON, *faisant le fâché.*

Qu'est-ce à dire, monsieur!

JULES, *l'apaisant.*

Là! là!

CHARANÇON.

Bon dieu! qu'entends-je!
Que me proposez-vous? La pensée est étrange.
Moi!...

JULES.

Tu ne m'entends pas.

CHARANÇON, *continuant.*

Abuser d'un dépôt!

Vous avez pu!...

JULES.

Non, non.

CHARANÇON.

Et qu'est-ce qu'il vous faut?

JULES.

Deux ou trois cens louis.

CHARANÇON.

C'est... Vous aurez la somme.

JULES.

O mon bon Charançon!

CHARANÇON.

O jeune homme! jeune homme!

JULES.

Tu me sauves la vie.

CHARANÇON.

Et vous blessez mon cœur.
Un de mes vieux amis, bon homme, homme d'honneur,
Dont j'ai déja pour vous éprouvé l'obligeance,
Nous voudra bien, je crois, prêter son assistance.
Il est un peu cher; mais...

JULES.

En mon besoin urgent,

Au prix de l'or, morbleu! je prendrais son argent.

CHARANÇON.

Vous savez que du reste il est fort raisonnable.

JULES.

Parfaitement.

CHARANÇON.

Le tort n'est pas impardonnable.

JULES.

Au contraire.

CHARANÇON.

Un besoin nous vient embarrasser :
Il est là ; c'est à nous de prendre ou de laisser.

JULES.

C'est tout simple ; et je prends. Mais pars.

CHARANÇON.

C'est donc de suite
Qu'il vous faut cet argent?

JULES.

Vois-tu, c'est au plus vite.

CHARANÇON.

Je sors donc à l'instant.

JULES.

Bon. Moi, je sors aussi :
Je suis trop agité, pour demeurer ici.
Je te rejoins bientôt. Quels biens le ciel m'apprête !
Dieux ! aimé de Julie ! Ah ! j'en perdrai la tête.

(*Il sort.*)

CHARANÇON, *le regardant sortir.*

Quelle charmante ardeur ! Ces pauvres jeunes gens !
Ils sont toujours l'espoir des pauvres intendans.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

PÉRIANTHE, FLAVIEN.

PÉRIANTHE.

Te voilà de retour ?

FLAVIEN.

Oui, l'école est finie.

PÉRIANTHE.

T'es-tu bien diverti ?

FLAVIEN.

Non ; l'école m'ennuie.

PÉRIANTHE.

Vous ennuie ?

FLAVIEN.

Oui.

PÉRIANTHE.

L'école ?

FLAVIEN.

Oui.

PÉRIANTHE.

Mais rien n'est plus laid.
Et d'où vous peut venir ce dégoût, s'il vous plaît?

FLAVIEN.

On lit toujours.

PÉRIANTHE.

Eh bien?

FLAVIEN.

Croyez-vous qu'on s'amuse
A ne faire que lire?

PÉRIANTHE.

Eh! J'admire l'excuse!

FLAVIEN.

Si l'on était toujours en récréation,
Je ne m'ennuîrais pas.

PÉRIANTHE.

La disposition
Est heureuse vraiment! Mais meubler votre tête,
Mais devenir savant; néant à la requête!

FLAVIEN, *à part.*

Savant! le beau plaisir!

PÉRIANTHE

Euh! Petit libertin!...
Enfin donc, qu'as-tu fait, qu'as-tu lu, ce matin?

FLAVIEN.

J'ai lu dans un livre.

PÉRIANTHE.

Oui; mais ce livre s'appelle?...

FLAVIEN, *montrant son livre.*

Il s'appelle « Abrégé d'histoire naturelle. »

PÉRIANTHE.

Lis-m'en un peu, pour voir.

FLAVIEN.

Non, non, demain.

PÉRIANTHE.

Monsieur!..

FLAVIEN, *lisant.*

« État de l'homme dans les différens âges de la vie.

PÉRIANTHE.

Fort bien.

FLAVIEN, *continuant.*

« L'homme est heureux dans le temps de l'enfance, « parce que le principe matériel domine seul, et agit « presque continuellement. »

PÉRIANTHE.

Heureux âge! ah!...

FLAVIEN, *continuant.*

« La contrainte, les remontrances et même les châ- « timents ne sont que de petits chagrins. »

(*Il s'interrompt.*

Ce livre est un menteur!

Tiens! de petits chagrins!

PÉRIANTHE.

Voulez-vous bien poursuivre.
C'est fort intéressant. Voyons, voyons.

FLAVIEN, *lisant.*

« Le dépérissement commence dès avant quarante ans ; « il augmente par degrés assez lents jusqu'à soixante ; « par degrés plus rapides jusqu'à soixante-dix : la ca- « ducité commence à cet âge ; elle va toujours en aug- « mentant ; la décrépitude suit, et la m... »

PÉRIANTHE, *lui arrachant le livre des mains.*

Quel livre !
Quel galimathias ! Comme c'est imprimé !
Que l'œil d'un pauvre enfant en doit être charmé !

FLAVIEN.

Il me fait mal aux yeux.

PÉRIANTHE.

Je voudrais bien connaître
Le sot qui l'a pu mettre en tes mains.

FLAVIEN.

C'est mon maître.

PÉRIANTHE.

Eh bien, oui, c'est un sot !

FLAVIEN, *comme entendant un blasphème.*

(*à part.*)

Ah ! — Bon ! je le dirai.

PÉRIANTHE, *tirant un livre de sa poche.*

Vois-tu, moi, quel beau livre !

FLAVIEN.

Ah! ciel! il est doré!

Des estampes! voyons.

PÉRIANTHE.

Un moment! Prends donc garde.

Quel enfant!

FLAVIEN.

Et comment s'appelle-t-il?

PÉRIANTHE.

Regarde.

FLAVIEN, *lisant.*

« Almanach des centenaires. »

Tiens!

PÉRIANTHE.

Voyons si dedans tu liras aussi bien.

FLAVIEN.

C'est trop fin.

PÉRIANTHE.

Hé! Jamais ne me demandez rien,

Si vous me refusez.

FLAVIEN, *se mettant vite à lire.*

« Mathusalem et tous les patriarches... »

PÉRIANTHE, *l'interrompant.*

Ah! passons à notre ère :

Ceux-là ne prouvent rien... si non qu'on dégénère.

(*Indiquant un autre endroit du livre.*)

Là.

FLAVIEN, *lisant.*

« L'anglais Park a vécu cent cinquante-deux ans et « neuf mois. »

PÉRIANTHE, *à lui-même.*

Des temps primitifs si l'on ose douter,
Voilà des faits récents, qu'on ne peut contester.

FLAVIEN, *continuant.*

« La comtesse de Demonde a passé cent quarante « ans. »

PÉRIANTHE, *à lui-même.*

C'est ce qu'on peut encore appeler un bel âge !

FLAVIEN, *s'interrompant.*

Qu'elle devait avoir de rides au visage,
A cent quarante ans !

PÉRIANTHE.

Bon. Allez, allez.

FLAVIEN, *lisant.*

« On a remarqué que tout le temps de leur vie, ils « se sont levés matin. »

PÉRIANTHE, *à lui-même.*

Ma foi !
L'aube très-rarement me surprend au lit, moi.

FLAVIEN, *continuant.*

« Qu'ils faisaient de l'exercice, et à pied. »

PÉRIANTHE.

Je ne l'épargne point.

FLAVIEN, *continuant.*

« Et il n'y a personne qui ne puisse espérer une pa-
« reille longévi... longé... long... »

PÉRIANTHE, *l'aidant.*

« Longévité. Et il n'y a personne qui ne puisse es-
« pérer une pareille longévité. »

Oui. Ma joie est extrême!
Que tu lis bien! que je... cher enfant, que je t'aime!
Mais demeurons en là; c'est bien pour aujourd'hui.
Le plaisir trop souvent trouve en chemin l'ennui;
Ménageons le nôtre.

FLAVIEN, *vivement.*

Oui.

PÉRIANTHE.

Goûtons-le avec mesure.
Nous reprendrons tantôt cette aimable lecture.
Viens, je veux avec toi faire dans le jardin
De l'exercice à pied. Il fait beau ce matin.
Je me sens tout dispos. Donne-moi ma béquille.

FLAVIEN *va la chercher, et parcourt le théâtre à califourchon dessus.*

Ohé!

PÉRIANTHE, *le regardant.*

De quelle ardeur ce jeune sang pétille!
Donne.

FLAVIEN, *donnant la béquille.*

Ah! si j'étais grand!...

PÉRIANTHE.

Tu serais bien heureux.

FLAVIEN.

Oui, j'irais à cheval, je serais amoureux.

PÉRIANTHE.

Amoureux!

FLAVIEN.

Eh! mais oui.

PÉRIANTHE, *à part.*

Que diantre veut-il dire?

(*haut.*)

Qu'entendez-vous par là?

FLAVIEN.

Dame!...

PÉRIANTHE.

Eh bien?

FLAVIEN.

Qu'on soupire.

(*Il imite Jules*)

Puis qu'on fait comme ça: Mes transports, mon bonheur!
Puis qu'on est bien content.

PÉRIANTHE, *à part.*

Ou je suis dans l'erreur,
Ou Jules nous ménage encor quelque surprise.
Dans ses déportemens ma bonté l'autorise.
(*haut.*)
Et d'où sais-tu cela? Qui t'en a tant appris?

FLAVIEN.

Mon cousin Jules donc.

PÉRIANTHE, *à part.*

Là! m'étais-je mépris!

(*haut*)

Il t'a dit qu'il aimait mademoiselle Orbèle?

FLAVIEN.

Oh! ce n'est pas à moi. D'ailleurs ce n'est pas elle,
C'est une autre qu'il aime.

PÉRIANTHE.

Une autre!

FLAVIEN.

Sûrement.

PÉRIANTHE, *à part.*

Je m'en suis défié dès le premier moment.

(*haut*)

Une autre!

FLAVIEN.

Oui; plus aimable et cent fois plus jolie.

PÉRIANTHE.

Et quelle est-elle enfin cette autre?

FLAVIEN.

C'est Julie.

PÉRIANTHE.

Julie!

FLAVIEN.

Oui.

PÉRIANTHE.

S'il est vrai; s'il a pu jusque-là!...
Il se croit tout permis; sa tête... Ah! le voilà.

FLAVIEN, *se sauvant.*

Je m'en vais au jardin faire un peu d'exercice,
À cheval.

SCÈNE II.

JULES, PÉRIANTHE.

JULES, *sans voir Périanthe.*

Charançon me tient-il au supplice!
Il sait que je l'attends... — Ciel! mon grand-père!

PÉRIANTHE.

Eh quoi?
Approchez, approchez, monsieur.

JULES.

Excusez-moi;
Je ne puis m'arrêter; il faut qu'à l'instant même...

PÉRIANTHE.

Un moment.

JULES.

C'est qu'il est d'une importance extrême...

PÉRIANTHE, *le contrefaisant.*

D'une importance extrême... Il n'est rien d'important
Qu'une explication que je veux à l'instant.
Fatigué du respect et de l'obéissance,

Vous n'avez plus pour loi qu'une aveugle licence.
Monsieur est fier; il touche à sa majorité,
Et nous en avertit par l'indocilité.
Au fait, ils ne sont plus , ces jours où la jeunesse
Marquait tous ses progrès du sceau de la sagesse!
* Aussi, l'on voit les fruits...

JULES, *à part.*

Allons, du temps passé
L'éloge encore ici va se trouver placé!

PÉRIANTHE.

De mon temps...

JULES, *à part.*

Là, fort bien!

SCÈNE III.

JULES, PÉRIANTHE, VOLRADE.

VOLRADE, *à Périanthe.*

Monsieur, sans plus attendre,
Auprès de Suzeval hâtons-nous de nous rendre.
Des gens, vers son logis apostés par mes soins,
De son retour enfin viennent d'être témoins.
Les flatteurs près de lui vont faire diligence ;
Ne souffrons pas sur nous qu'aucun prenne l'avance.

---

* On dit à la représentation :

Jours heureux que j'ai vus !

PÉRIANTHE.

(*à Jules.*)

Je vous suis. — Ne crois pas qu'un pareil incident
T'exempte...

VOLRADE.

Qu'avez-vous?

PÉRIANTHE.

J'ai que cet impudent
Me met au désespoir; que son ingratitude
De me braver en tout fait son unique étude.

JULES.

Moi, monsieur?

PÉRIANTHE.

Oui, monsieur: et l'on est informé
Du projet insolent que vous avez formé.

(*à Volrade.*)

Vous savez pour son bien quels soins étaient les nôtres;
Nos vœux, nos sages plans: monsieur en rêve d'autres.

VOLRADE.

D'autres!

PÉRIANTHE.

Moi que des ans les frimas ont blanchi,
Mais qu'ils ont, en retour, de prudence enrichi,
On ne m'a pu long-temps dérober ces mystères.

VOLRADE.

Qu'est-ce?

PÉRIANTHE, *sans écouter.*

Ces éventés, ces cervelles légères,

Pensent, dès qu'on est vieux, qu'on n'est plus bon à rien;
Qu'on a le sens obtus; qu'on leur ressemble...

VOLRADE.

Eh bien?

PÉRIANTHE, *continuant toujours.*

Il faut voir de quel air ils traitent la vieillesse;
Quel sujet de risée elle leur est sans cesse!
Un vieillard, fi! partout importun, déplacé,
Il a comme le corps l'entendement glacé;
La mort et les pensers qu'elle émeut avec elle
Doivent seuls occuper sa pesante cervelle.
Ce sont là leurs propos. Toutefois, à l'écart,
Au sein de l'abandon où languit le vieillard,
Il observe, médite, examine en silence;
Et l'on ne trompe point sa longue expérience.

VOLRADE, *impatienté.*

Enfin...?

PÉRIANTHE.

Enfin, monsieur se ravise aujourd'hui;
Et les d'Orbèle et nous, à tort comptons sur lui.

VOLRADE.

Est-il vrai?

JULES, *à part.*

D'où sait-il?...

PÉRIANTHE.

Qu'il dise le contraire.

VOLRADE.

(*à Jules.*)

Cela ne se peut pas. — Quoi! vous pouvez vous taire?

Songez-vous à quel point les vôtres compromis...
Que les choses en sont ?...

JULES.

Mais ai-je rien promis ?

VOLRADE, *avec vivacité.*

Mais comptez-vous pour rién nos soins et nos instances ?
Oubliez-vous le but où tendaient ces avances ;
Quels fruits nous tirions tous de cet heureux succès ?
Moi, d'utiles amis...

PÉRIANTHE.

Moi, la fin d'un procès.

VOLRADE.

Revenir sur nos pas est un parti funeste,
Dont le danger pour nous n'est que trop manifeste.
Ces gens tiennent à tout; ils crieront justement :
Vous ne les comptez pas braver impunément.
Et pouvez-vous d'ailleurs soutenir la pensée
Qu'une femme à ce point soit par vous offensée ?
Faut-il que le transport d'une indiscrète ardeur
Vous fasse oublier tout : l'intérêt et l'honneur !

JULES.

L'honneur !

VOLRADE.

Oui, monsieur.

PÉRIANTHE, *triomphant.*

Hé! qu'en dis-tu, je te prie ?

(*à Volrade.*)

Ses vœux ont pour objet cette jeune Julie...

VOLRADE, *vivement.*

La nièce du ministre?

PÉRIANTHE.

Oui, je sais tout.

JULES, *à part.*

Grands dieux!

PÉRIANTHE, *raillant Jules.*

La vieillesse au besoin trouve encore des yeux.

VOLRADE.

Eh mais... c'est en effet une aimable personne;

(*à Jules, d'un ton très-composé.*)

Et je... Mon bon ami, parfois on s'abandonne...
(La parole chez nous est toujours un torrent.)
Mon zèle, bien qu'il soit celui d'un bon parent,
Peut-être ici m'égare. Il s'agit d'hyménée:
La chose mûrement veut être examinée.
C'est vous qu'elle intéresse après tout; et, ma foi!
Vous y vouloir guider est trop prendre sur soi.

(*avec une sensibilité emphatique.*)

Des maux que nous versa le sort impitoyable,
Un mauvais mariage est le plus redoutable;
Et si vous me deviez un destin si cruel,
J'en porterais dans l'ame un regret éternel.

PÉRIANTHE.

Voilà changer de note avec peu de scrupule,
Et de légers motifs charger un préambule.
La nièce du ministre adoucit votre aigreur.
Mais, de votre aveu même, il y va de l'honneur.

VOLRADE.

A Dieu ne plaise aussi que ma bouche l'invite
A jamais en franchir l'immuable limite!
Mais celle qu'on prescrit à notre autorité
Ne change pas non plus à notre volonté.
Au reste, nous verrons. Monsieur, l'heure s'écoule;
Auprès de Suzeval nous trouverons la foule.

PÉRIANTHE.

(*à Jules.*)

Partons. — Songes-y bien: si je perds mon procès,
Sur ton compte, morbleu! j'en couche tous les frais.

SCÈNE IV.

JULES, *seul.*

Quel esprit tracassier, quelle langue indiscrète
A pu lui découvrir cette affaire secrète?
Peu m'importe, après tout; elle prend un bon tour:
Volrade au fond du cœur approuve mon amour;
Il est de la famille et le guide et l'oracle;
Lui soumis, à mes vœux qui pourrait mettre obstacle?
Qui pourrait traverser une innocente ardeur?...
Oui, tout en ce beau jour conspire à mon bonheur;
Tout... hors un point pourtant, que mon ivresse oublie:
C'est le consentement du père de Julie.
Diable! c'est que sans lui... mais il est juste, bon;
Douter de son aveu, c'est blesser la raison.
Je verrai Suzeval; on le respecte, il m'aime;
Il parlera pour moi. — Dieu! le voici lui-même.

SCÈNE V.

SUZEVAL, JULES.

JULES.

Ah! monsieur...

SUZEVAL.

Est-ce vous, mon cher enfant?

JULES.

C'est moi
Qui ne pouvais vous voir plus à propos.

SUZEVAL.

Pourquoi?

JULES.

Si vous saviez, hélas!

SUZEVAL.

Eh! quel ton lamentable!
Vous si vif, si bouillant! Le trait est remarquable.

JULES.

Vous me voyez, monsieur, entièrement changé,
Et de tous mes défauts, en effet, corrigé.

SUZEVAL.

Depuis quand?

JULES.

Mais...

SUZEVAL, *souriant.*

Le temps ne fait rien à l'affaire.
Passons.

JULES.

J'ai tout-à-fait dompté mon caractère.

SUZEVAL.

Noble effort!

JULES.

Vous savez que vers tous les plaisirs
Un penchant invincible entraînait mes désirs?

SUZEVAL.

Vraiment, si je le sais! on ne peut davantage;
Et même, en un besoin j'en rendrais témoignage.

JULES.

Eh bien, c'est qu'en moi-même enfin je suis rentré;
C'est que de mes erreurs le voile est déchiré;
C'est que j'en fuis l'attrait avec un soin extrême;
Que sage, posé...

SUZEVAL, *l'interrompant.*

Bref, vous n'êtes plus le même.
C'est fort bien. Périanthe attendait sûrement
A me voir, pour m'apprendre un si beau changement:
Il ne m'en écrit rien.

JULES.

Mais il ne sait la chose
Que depuis tout à l'heure.

SUZEVAL.

Ah! la métamorphose
Date alors de bien près.

JULES.

Elle date d'hier.

SUZEVAL.

D'hier! C'est tout nouveau. N'en soyez pas trop fier.

JULES.

Ah! je suis sûr de moi; je n'ai pas de faiblesse.

SUZEVAL.

Et comment vous a pris cet excès de sagesse?

JULES.

Il m'a pris... Que dirai-je? Au milieu d'autres soins,
Tout à coup, dans l'instant où j'y pensais le moins.

SUZEVAL.

Mais quelle en est la cause?

JULES.

Ah! monsieur, la plus belle!

SUZEVAL.

Je comprends. En effet, mademoiselle Orbèle,
A ce que m'en a dit Périanthe...

JULES.

Elle!

SUZEVAL.

Eh quoi?

JULES.

Son mérite jamais n'eut triomphé de moi.
Il n'y fallait pas moins que la vertu, les charmes,
De celle à qui mon cœur rend aujourd'hui les armes.
Mais de quels dons heureux le ciel en la formant
Nous voulut faire voir l'assemblage charmant!
Je ne puis y penser, dans l'ardeur qui m'enflamme,

Sans me sentir troublé jusques au fond de l'ame.
Puis un nom, des parens... surtout un oncle... ah dieu!
Dont on aimerait tant à se voir le neveu!
Si vous vouliez, monsieur, ne m'être point contraire.

SUZEVAL.

Contraire! Eh mais, pour vous, je suis prêt à tout faire.

JULES.

Vrai? C'est que votre esprit est tant soit peu railleur:
Vous ne vous moquez point?

SUZEVAL.

Nullement.

JULES.

Ah, monsieur!
Je me jette à vos pieds: ma stérile éloquence
Peindrait mal tant de joie et de reconnaissance.
De son père, ainsi donc, vous m'obtiendrez l'aveu?

SUZEVAL.

C'est tout ce qui vous manque?

JULES.

Oui, vraiment.

SUZEVAL.

C'est bien peu.

JULES.

Voyez, dites de plus deux mots à mon grand-père;
Et tout m'assure enfin le bonheur que j'espère.

SUZEVAL.

Or donc, de votre belle apprenez-moi le nom.

JULES.

Son nom? Vous l'ignorez? Je ne l'ai pas dit?

SUZEVAL.

Non.

JULES.

Hélas! il se peut bien : son image charmante
A mes yeux, à mon cœur est sans cesse présente;
Mais son nom!... Ah! ce nom si précieux, si doux,
Comment l'oser jamais prononcer qu'à genoux!

SUZEVAL.

Ne vous contraignez pas. Mais trêve de mystère:
Car si vous souhaitez que je parle à son père,
Quoi que d'un nom si doux puisse coûter l'aveu,
Vous sentez qu'il faut bien que je le sache un peu.

JULES.

Mon dieu! oui. Cependant vous seriez bien aimable
Si vous le deviniez. Hein! Soyez charitable:
Vous vous en doutez bien?

SUZEVAL.

Du tout.

JULES.

Non?

SUZEVAL.

Non.

JULES.

Voyons:
Mais ne m'accablez point de trop d'objections.

Dans l'état où je vois mes frêles espérances,
J'ai besoin de secours, non pas de remontrances.

SUZEVAL.

Hum!... Que dois-je augurer d'une telle frayeur?
L'hommage de vos vœux ne peut qu'être flatteur:
Serait-ce que l'objet de cet amour extrême
N'aurait pas?...

JULES, *l'interrompant vivement.*

Ah! monsieur, la perfection même.
D'un soupçon odieux gardez de l'outrager:
Et d'un seul mot ici vous en allez juger:
C'est Julie.

SUZEVAL.

Eh! ma nièce?

JULES.

Oui, c'est elle, c'est elle,
De beautés, de vertus adorable modèle.
Servez-nous: je vous dis que je suis réformé;
Et connaissez le plan qu'en secret j'ai formé.
Vous savez que d'abord ma tête un peu légère
Avait trouvé du droit l'étude trop austère...

SUZEVAL.

Y portez-vous enfin plus de zèle, de goût?
Vous voit-on à vos cours?

JULES.

Je n'y vais plus du tout:
J'ai quitté: cet ennui m'était insupportable.
J'ai su prendre un parti cent fois plus convenable,

Qui doit passer pour sage, et même à vos regards.

SUZEVAL.

Quel est-il?

JULES.

Je veux être officier de hussards.
J'y pourrai parvenir à ce que l'on m'annonce.
Qu'est-ce que là-dessus votre bouche prononce?

SUZEVAL.

Que vous avez bien fait. Femme selon le cœur,
État selon les goûts, voilà le vrai bonheur.
Le père de Julie est un bon militaire
A qui dans ces projets rien ne saurait déplaire.
Il faut de son crédit qu'il vous aide aujourd'hui,
Et qu'à votre demande il prête un peu d'appui :
J'y joindrai tout le mien. Allons, c'est quelque chose
De voir au moins quel but votre esprit se propose.
Mais il y faut marcher d'un pas ferme et constant :
Ne pas rétrograder est un point important.
Des faux besoins aussi resserrez la limite :
La fortune en soi-même est un mince mérite;
Mais elle sert de base à beaucoup de vertus.

JULES.

Grace au ciel! les avis sont ici superflus :
Le plus grand ordre enfin règne dans mes affaires.

SUZEVAL.

Bien. Réformez surtout les dettes usuraires.

JULES.

Ah! pour cela!...

SCÈNE VI.

SUZEVAL, JULES, CHARANÇON, RUFIN.

CHARANÇON, *bas à Jules.*

Monsieur, voici l'argent...

JULES, *de même.*

Tais-toi.

(*à part.*)

Grand dieu!

SUZEVAL, *avec malice.*

Ces usuriers sont sans pudeur, sans foi;
De leur friponnerie on ne peut se défendre.

JULES, *avec contrainte.*

C'est vrai.

CHARANÇON, *à part.*

Que dit-il donc?

SUZEVAL.

Il les faudrait tous pendre.

JULES.

Ce serait...

SUZEVAL.

Mais je sors, car avec Charançon
Je vois que vous avez quelque affaire.

JULES.

Moi? non.

SUZEVAL.

Bien des pardons, il a quelque chose à vous dire.
Tenez, il vous fait signe. Adieu, je me retire.

JULES.

Voyez donc mon grand-père : il est chez vous, je croi.
Sans doute il vous fera bien des plaintes de moi :
Il ne peut cependant accuser ma tendresse.
Ah! que j'en ai, monsieur, pour votre aimable nièce!
Que de félicités suivraient un si beau feu!
Que vous auriez un tendre et fidèle neveu!

SUZEVAL.

Vous auriez un bon oncle aussi : parfois peut-être
Un peu plus clairvoyant qu'il ne ferait paraître ;
Sans scrupule éventant certains petits secrets
Qu'on croirait bien cachés à ses yeux indiscrets...

JULES, *embarrassé.*

Eh!...

SUZEVAL.

Mais rassurez-vous : je sais que la prudence
Est pénible à vingt ans... Puis, j'ai de l'indulgence.

SCÈNE VII.

JULES, CHARANÇON, RUFIN.

CHARANÇON, *à Rufin, pendant que Jules reconduit Suzeval.*

Toi, songe à m'appuyer ; ne va pas...

RUFIN.

Ne crains rien.

JULES, *revenant.*

C'est très-bien, Charançon!

CHARANÇON.

Monsieur...

RUFIN, *saluant.*

Je...

JULES.

C'est très-bien.
Certe! on ne pouvait pas à plus de diligence
Ajouter plus d'esprit et plus d'intelligence.
Vous trouvez en ces lieux monsieur de Suzeval;
Et malgré sa présence...

CHARANÇON.

Où donc est le grand mal?

JULES.

Si vous n'en voyez point, ses traits contre l'usure
Ont trouvé votre oreille ou votre ame bien dure.
Il m'a fait frissonner quand, prononçant les mots
D'usuriers, de fripons, pour clore le propos,
Il a dit sans détour, qu'il les faudrait tous pendre.
C'est que dans l'anathême il semblait vous comprendre.

CHARANÇON.

Nous!

RUFIN.

Il me l'a semblé.

CHARANÇON, *bas, à Rufin.*

(*haut.*)

Tais-toi donc. En ce cas,
Monsieur peut remporter son argent.

RUFIN.

De ce pas.

JULES.

Eh! plait-il? un moment! quelle mouche vous pique?
Allez-vous prendre ici les choses au tragique?

CHARANÇON.

Vous l'avoir fait venir est mal à votre gré;
Il n'a qu'à s'en aller, le tort est réparé.

RUFIN.

Oui.

JULES.

(*à Rufin.*)

Le bel argument! — Eh! soyez donc moins preste:
Je n'ai pas prétendu vous offenser.

RUFIN.

Mais...

CHARANÇON, *bas.*

Reste.

JULES.

Si vous étiez au fait de ma position...

RUFIN.

Écoutez donc, l'offense est dans l'intention:
Il suffit du regret que vous faites paraître.

JULES.

Vous comprenez fort bien que si j'étais mon maître...

RUFIN.

Vous seriez moins contraint et plus indépendant.

JULES.

Voilà tout en deux mots.

CHARANÇON, *à Rufin.*

Exhibez cependant

Vos espèces.

RUFIN, *tirant un sac de dessous son habit.*

Prenez : contre l'humeur chagrine

Il n'est point d'élixir de vertu plus divine.

JULES, *regardant le sac.*

Tiens...

CHARANÇON.

Quoi?

JULES.

Ce sac...

CHARANÇON, *le retenant.*

Eh bien?

RUFIN, *bas à Charançon.*

Diable!

CHARANÇON, *de même.*

Paix donc!

JULES.

Celui

Qu'en tes mains mon grand père a remis aujourd'hui

Est, parbleu! son jumeau.

CHARANÇON, *le rendant à Rufin.*

Qu'en voulez-vous conclure?

RUFIN.

Oui?

JULES.

Mais qu'il lui ressemble. Est-ce vous faire injure?

CHARANÇON.

Et vous pouvez...

RUFIN.

Monsieur, pour qui nous prenez-vous?

JULES.

Pour de fort bonnes gens. Que diable! entendons-nous.

CHARANÇON.

Et voilà de quel prix vous payez mon service!
Mais je vous reconnais : telle est votre justice.
C'était peu que pour vous on se fût compromis,
Qu'on eût de vos besoins étourdi vingt amis;
De ce zèle empressé le succès vous afflige,
Si vous ne blessez point la main qui vous oblige.
C'est là votre bonheur.

JULES.

Tu ne me comprends pas

CHARANÇON.

C'est là tout ce qu'on gagne à servir des ingrats.

JULES.

Une plaisanterie...

CHARANÇON.

Est toujours déplacée

Lorsque la probité peut en être offensée.

JULES.

Je ne te savais pas sensible à ce point-là.

CHARANÇON.

Après tout, de tels soins ont mérité cela.

JULES.

N'y pensons plus : j'en ai tous les regrets du monde.

CHARANÇON, *mettant la main sur son cœur.*

La plaie en sera là, toujours vive et profonde.

JULES, *à Rufin.*

Terminons donc, monsieur.

CHARANÇON, *bas au même.*

Le billet, le billet.

RUFIN.

Approuvez, et signez cet écrit, s'il vous plait.

JULES.

(*Il lit le billet.*)

Voyons. « Neuf mille francs. » Ah! j'avais dit six mille:

(*à Charançon.*)

Tu passes mes désirs.

RUFIN.

Quand on veut être utile,

On ne regarde pas...

CHARANÇON, *bas à Rufin.*

(*à Jules.*)

Tais-toi donc. —Vous sentez

Que les neuf mille francs, dans l'acte relatés,
Ne sont pas dans le sac. Les espèces sont rares :
Il faut, pour en trouver, forcer des mains avares,
Qui ne s'ouvrent, parbleu! qu'à bon escient.

RUFIN.

Voilà.

CHARANÇON.

Je vous avais tantôt averti de cela.

JULES.

Que m'apportez-vous donc?

CHARANÇON.

Cinq mille huit cents livres.

(*à Rufin.*)

N'est-ce pas le total que j'ai lu sur vos livres?

RUFIN.

Oui, vous pouvez compter : bons louis, bons écus.
Vous ne trouverez pas une obole de plus.

JULES, *à Rufin.*

Il faut que votre argent produise et vous rapporte,
Je le sais; mais, ma foi! cette usure...

CHARANÇON.

Elle est forte.

RUFIN.

Infame!

CHARANÇON, *bas.*

Eh! tais-toi donc!

RUFIN, *à part.*

Il me dit d'appuyer!

CHARANÇON.

Le marché ne doit pas vous faire récrier;
D'ailleurs, s'il vous déplait, monsieur est galant homme;
Rien de fait : sans rancune, il remporte sa somme.

RUFIN, *allant pour prendre le sac.*

Donnez.

CHARANÇON, *lui retenant la main.*

C'est qu'il en sait que faire.

JULES.

En y songeant,
Je fais un sot marché; mais j'ai besoin d'argent.

CHARANÇON, *avec une fausse bonhomie.*

Voyez : dans quelques jours peut-être à meilleur compte
En pourrez-vous trouver.

JULES.

Tu me fais un beau conte!
Il m'en faut sur-le-champ.

CHARANÇON.

Signez, s'il est ainsi.

JULES, *signant.*

C'est, tout considéré, ce que je fais aussi.
Ha çà, mais...

RUFIN.

Qu'est-ce encore?

JULES.

Avez-vous lu cet acte?
La date qu'il énonce est fort loin d'être exacte.

CHARANÇON.

Sans doute. Et je vous dis qu'il n'est ruses, détours,
Adresse, dont les gens n'empruntent le secours,
Pour que, sans en risquer la plus mince partie,
L'argent qu'ils vont semant prospère et fructifie.
Les vergers, disent-ils, enclosent des moissons
Beaucoup moins que la leur sujettes aux larrons.
Voilà que vous touchez à l'époque prescrite
Où l'on doit de vos biens vous laisser la conduite;
Je l'ai dit à monsieur; il veut absolument
Que l'obligation date de ce moment.

(*bas à Rufin.*)

Appuie!

RUFIN.

Ah! c'est très-vrai, je le veux.

JULES.

A votre aise.
Je n'y vois point pour moi de fâcheuse hypothèse.
Mais si je meurs avant, messieurs mes héritiers
Sur un titre pareil paîront peu volontiers :
La chose a sûrement par vous été pesée.
Or, vous démêlerez avec eux la fusée.

RUFIN, *bêtement.*

C'est cela.

CHARANÇON, *à part.*

Juste ciel! et n'avoir point pensé!..

(*à Jules.*)

Monsieur...

JULES.

Je sors. Tu sais combien je suis pressé.

(*à Rufin, en lui donnant le sac.*)

Je voudrais en billets convertir cette somme:
Venez, vous m'aiderez. Vous êtes un digne homme;
Un peu juif; mais au prix d'un avare tuteur,
Un second père, un ange, un dieu pour un mineur.

CHARANÇON, *seul.*

Et je le laisse aller! ah! ses extravagances
Vont me faire expirer dans d'éternelles transes!
C'est qu'un fou de la sorte est capable en ce jour
De se rompre le cou, pour me jouer un tour.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

PÉRIANTHE, SUZEVAL.

PÉRIANTHE.

Oui, notre empressement nous a mal réussi,
Et nous étions chez vous quand vous étiez ici.
Pour quelque soin mon gendre est resté sur la route :
Il ne tardera pas à paraître sans doute.
Mais à votre discours ajouterai-je foi?
Comment! vous dédaignez un si brillant emploi?

SUZEVAL.

Le dédaigner, non pas; mais, mon cher Périanthe,
Ma main en a trouvé la charge trop pesante.
C'est le fait d'un esprit plus jeune et plus dispos;
Le mien est de goûter enfin quelque repos.

PÉRIANTHE.

Mais pourtant, mon ami, votre âge est le bel âge...

SUZEVAL.

Pour plaider.

PÉRIANTHE.

Vous raillez!

SUZEVAL.

Non. Changeons de langage.
Parlons un peu de vous : comment va la santé?

PÉRIANTHE.

Assez bien, si ce n'est quelque incommodité
Dont le retour fréquent me tourmente et m'assiége.

SUZEVAL.

Hélas! tel est des ans l'ordinaire cortége.
Il faut se résigner.

PÉRIANTHE.

Mais je n'éprouve rien
Qu'un jeune homme d'ailleurs ne pût sentir fort bien.
De mes infirmités je ne dois la présence
Qu'à l'inattention, qu'au défaut de prudence.
Maux d'yeux, maux d'estomac, catharres, fluxions,
Douleurs, telle est ma part d'indispositions :
Vous voyez, au total, que ce n'est pas grand'chose;
Qu'il n'en faut pas à l'âge attribuer la cause :
Coups-d'air que tout cela, le fait est bien certain.
A cela près, je suis très-robuste et très-sain;

(*Il tousse.*)

Le coffre est bon. Heu! heu!

SUZEVAL.

Tant mieux!

PÉRIANTHE.

La paix de l'ame
Ferait contre mes maux mieux que baume et dictame :
Mais... ah!

SUZEVAL.

L'humeur chagrine est encore chez nous
Une autre infirmité. De qui vous plaignez-vous?

PÉRIANTHE.

De tout le monde.

SUZEVAL.

Bien!

PÉRIANTHE.

Et d'abord de mon gendre,
De son ambition qui ne se peut comprendre.

SUZEVAL.

Toutefois, c'est de même un fruit de la saison,
Un penchant que bien bas condamne la raison.
Parvenu, non sans peine, au sommet de la vie,
On en contemple alors la part qu'on a gravie
Et celle qui nous reste encore à parcourir.
L'espace au loin s'étend, moins pénible à franchir :
N'est-il pas naturel, pour peu que l'on soit sage,
Qu'on tâche d'embellir le reste du voyage?

PÉRIANTHE.

A l'expliquer ainsi, c'est juste assurément.
Mais quand l'ambition sèche tout sentiment;
Qu'elle glace le cœur, le rend impitoyable,
Qu'en dites-vous alors?

SUZEVAL.

Qu'elle est très-condamnable;
Et je ne conçois point qu'après certain écrit...

Que Volrade toujours doit avoir à l'esprit,
Il ose s'avancer...

PÉRIANTHE.

Cet écrit l'inquiète,
Je l'ai vu maintes fois : eh bien, rien ne l'arrête.

SUZEVAL.

C'est que nos passions sont rebelles au frein.

PÉRIANTHE.

Pour Jules!...

SUZEVAL.

Ce n'est pas du moins le même train.

PÉRIANTHE.

C'est cent fois pis encore : une sotte imprudence,
Sourde aux conseils de l'âge et de l'expérience;
Un amour de l'éclat, du bruit, du changement,
Qui dans mille embarras l'engage incessamment;
Un naturel pervers enfin, tout me l'atteste.
Car trouve-t-il en moi cet exemple funeste?

SUZEVAL.

Non; à le voir ainsi bouillant, écervelé,
On conçoit que sur vous il ne s'est point réglé;
Qu'il ne vous a pas pris, non plus, pour son modèle,
Quand, léger dans ses vœux, il court de belle en belle;
Mais vos sages penchants, l'âge les met en vous;
L'âge forme les siens, et les lui donne tous.

PÉRIANTHE.

Il lui doit, à ce compte, assez d'inconséquence!

SUZEVAL.

C'est pourtant un effet de notre prévoyance.
De périls si divers assailli chaque jour,
L'enfant les craint si peu, gardé par notre amour!
Nous empêchons si bien la dure expérience
De troubler de son cœur l'heureuse insouciance,
Que dans le monde enfin quand l'homme doit entrer,
Il n'est pas étonnant qu'il s'y laisse égarer!

PÉRIANTHE.

A merveille! Il faudra dès lors que je le loue
De ses témérités et des tours qu'il me joue.
Si vous saviez comment son audace aujourd'hui
Prétend rompre les nœuds que j'ai formés pour lui!...

SUZEVAL.

Je le sais.

PÉRIANTHE.

Vous? eh! mais, qui vous l'a dit?

SUZEVAL.

Lui-même.

PÉRIANTHE.

Bon! mais vous a-t-il dit quel est l'objet qu'il aime?

SUZEVAL.

Oui; ma nièce.

PÉRIANTHE.

Eh bien donc?

SUZEVAL.

Votre gendre paraît:
Nous parlerons tantôt de cela, s'il vous plaît.

SCÈNE II.

PÉRIANTHE, SUZEVAL, VOLRADE.

VOLRADE, *à Suzeval.*

Ah! monseigneur, souffrez qu'interprète du zèle...

SUZEVAL.

Monsieur...

VOLRADE.

De l'amitié...

SUZEVAL.

Pardon...

VOLRADE.

La voix fidèle...

SUZEVAL.

Ce ton...

VOLRADE.

Votre Excellence...

SUZEVAL.

Arrêtez.

VOLRADE.

Le respect
A-t-il jamais parlé langage moins suspect?
Votre Excellence...

SUZEVAL.

Eh mais...

VOLRADE, *continuant.*

Doit à son seul mérite...

SUZEVAL.

Permettez...

VOLRADE, *continuant.*

La faveur dont je la félicite :
Son application, ses talents, ses vertus,
Sont proclamés partout. Nouveau Cincinnatus,
A la charrue aussi l'on est allé vous prendre.

SUZEVAL.

A la comparaison j'étais loin de prétendre;
Mais, dût Cincinnatus en souffrir quelque ennui,
Je crois qu'ici pourtant je l'emporte sur lui :
Il prit la dictature, et n'en fit pas mystère;
Et moi, j'ai refusé, monsieur, le ministère.

VOLRADE.

Eh! plait-il? Vous avez?... Pardon, j'ai mal compris :
Vous avez refusé?...

SUZEVAL.

Vous voilà bien surpris.
Vous ne concevez point, quand le pouvoir m'appelle,
Qu'aux douceurs du repos je demeure fidèle :
C'est ainsi, toutefois. J'ai dans des soins constans,
Pour servir mon pays, consumé mes beaux ans :
Ce repos m'est acquis, et j'en jouis sans crime.
Si j'ai par mes travaux mérité quelque estime,
La France compte encor de nombreux citoyens
Dont les talents sans peine effaceront les miens.

Mes maximes enfin ne corrompront personne;
Et peu de gens suivront l'exemple que je donne.

PÉRIANTHE.

Mais à ce doux repos qui vous a pu ravir?
A qui de vous revoir devons-nous le plaisir?

SUZEVAL.

La place qu'on m'offrait, charge illustre et brillante,
Par mon humble refus ne peut rester vacante :
Mais n'est-il pas des droits qu'il nous faut exercer;
Où nul, en aucun cas, ne nous peut remplacer?
Voilà ce qui m'amène.

VOLRADE.

A monsieur votre frère
Certe! une voix de plus ne sera pas contraire.

SUZEVAL, *un peu piqué.*

Assurément, monsieur. Mon frère a des vertus,
Du zèle, des talents, des principes connus:
Cela vaut quelque chose; et, si je la lui donne,
Je ne croirai ma voix mieux donnée à personne.
Adieu, messieurs.

PÉRIANTHE.

Adieu.

SCÈNE III.

VOLRADE, PÉRIANTHE.

VOLRADE.

De grands airs, de grands mots,

Un orgueil mal caché dans ses humbles propos.
Aux affaires, sans doute, à bon droit il renonce :
La raison qu'il en a d'elle-même s'annonce :
C'est un homme qui baisse.

PÉRIANTHE.

Il paraît, entre nous,
Que Jules à ses vœux l'a gagné comme vous.

VOLRADE, *avec une intention perfide jusqu'à la fin de la scène.*

Comme moi! Permettez. Vous seul êtes le maître :
Père, tuteur, vos droits se font assez connaître.
J'ai pu ne point blâmer ces projets d'union,
Mais sans vous asservir à mon opinion.
Le pouvoir d'un ministre à nos désirs fidèle
Promettait d'enchaîner la haine des d'Orbèle ;
Il pouvait compenser du moins les embarras
Qu'entraîne évidemment une rupture.

PÉRIANTHE.

Hélas !

VOLRADE.

Accueillir ces projets d'un peu de bienveillance
N'était pas, de ma part, offenser la prudence.
C'est tout une autre chose à présent.

PÉRIANTHE.

Je frémis.

VOLRADE.

Voilà votre repos de nouveau compromis.

PÉRIANTHE.

Je sentais cela, moi!

VOLRADE.

La chicane s'apprête :
Ces débats rallumés sont sa plus douce fête.

PÉRIANTHE.

Traître!

VOLRADE.

Et, tout assuré qu'en semble le succès,
Vous pouvez à la fin perdre votre procès.

PÉRIANTHE, *outré.*

Je saurai le contraindre à tenir sa parole.

VOLRADE.

Il paraît que pour lui c'est un lien frivole.

PÉRIANTHE.

Il paraît, il paraît!... Sans mon consentement
Il ne peut contracter aucun engagement;
Et je vous promets bien que...

VOLRADE.

Chimère!

PÉRIANTHE.

Chimère!
Eh quoi! l'autorité d'un tuteur et d'un père?

VOLRADE.

Non; mais il est un terme à cette autorité :
Et comment au-delà forcer sa volonté?
De sa rébellion les lois seront complices.

PÉRIANTHE.

Il me faut donc subir celle de ses caprices?
L'insolent pourrait bien aussi se repentir.
S'il a droit d'offenser, moi, j'ai droit de punir.
Il pourrait éprouver, quand un fils nous irrite,
Comment notre courroux parfois le déshérite;
Et dans mon testament, que je veux faire un jour,
Trouver ce témoignage enfin de mon amour.

VOLRADE.

C'est une arme en effet que la loi salutaire,
Pour la garde des mœurs, confie aux mains d'un père:
Mais souvent par son cœur, qu'on avait mal connu,
Au moment d'en user on se sent retenu.

PÉRIANTHE.

Rien ne me retiendra.

VOLRADE.

La colère se lasse;
Un testament s'annulle... et, dès qu'on a fait grace...

PÉRIANTHE.

Je ne la ferai point; j'ai de la fermeté.

VOLRADE.

Je le sais.

PÉRIANTHE.

Pour la tête on m'a toujours cité.

VOLRADE.

Sans doute.

PÉRIANTHE.

Il est d'ailleurs un moyen infaillible

De me rendre à jamais le retour impossible.

VOLRADE, *avec empressement.*

C'est?...

PÉRIANTHE.

Un bon mariage.

VOLRADE.

Eh!

PÉRIANTHE, *à lui-même.*

Beau calcul vraiment,
De croire se venger avec un testament!
On ne recueille point le fruit de sa vengeance.
A la jeune d'Orbèle il veut faire une offense:
Pour la dédommager, qu'un acte solennel
Lui fasse de mes biens un don universel.
Je verrai tout du moins la mine de mon drôle,
Quand, changeant tristement et de ton et de rôle,
Du titre de grand'mère il viendra saluer
Celle à qui moins de droits devaient s'attribuer.
Je rirai bien.

VOLRADE.

Eh! oui.

PÉRIANTHE.

Je veux sur cette affaire,
Sans le moindre délai, consulter mon notaire.
(*Il appelle.*) (*à Volrade.*)
Eh! quelqu'un. — Je m'entends reprocher tous les jours
Que mon ardeur s'exhale en frivoles discours;
Il faut qu'on voie enfin si je suis si facile;

S'il ne germe en ce cœur qu'une haine stérile :
Il faut de ma vigueur vous convaincre une fois.

SCÈNE IV.

VOLRADE, *seul.*

Il peut être assez fou ; sans peine je le crois.
Veuf de sa fille, hélas ! ce n'est pas pour moi-même
Que je crains ses transports ; mais pour un fils que j'aime,
Pour un fils, mon espoir, ma joie et mon bonheur.

SCÈNE V.

VOLRADE, FLAVIEN.

FLAVIEN, *accourant un livre à la main.*

Papa...

VOLRADE, *durement.*

Que voulez-vous ?

FLAVIEN.

Je...

VOLRADE.

Laissez-moi, monsieur.
Avec cet enfant-là, jamais on n'est tranquille.

FLAVIEN, *montrant son livre.*

Mais...

VOLRADE.

Paresseux, gourmand, curieux, indocile,

Voilà tout ce qu'il est en quatre mots.

FLAVIEN.

C'est bon !

Je vous venais ici répéter ma leçon :
Je la sais, sans manquer, hors les trois mots de grace ;
J'aurais été demain le premier de ma classe ;
Mais puisque c'est ainsi...

VOLRADE.

Vous menacez, je crois !
Allez, retirez-vous. Avant la fin du mois,
Un bon pensionnat, bien réglé, bien austère,
Saura vous rompre un peu ce petit caractère.

FLAVIEN, *à part, en sortant.*

Là !... mais pour les punir je sais un bon moyen :
C'est de ne faire rien, et de n'apprendre rien.

SCÈNE VI.

JULES, VOLRADE.

JULES.

Ah ! je vous trouve au gré de ma reconnaissance,
Vous, mon dernier recours et ma seule espérance.
Pour moi, tantôt, monsieur, j'ai vu votre amitié ;
Et vous ne voudrez pas m'être utile à moitié !

VOLRADE.

Comment ?

JULES, *avec embarras.*

Le général pourrait m'être propice,

Et tout dépend d'un mot, d'un léger sacrifice.
Je viens de voir quelqu'un... qui me l'a déclaré.
De suffrages nombreux vous êtes honoré :
On le sait.

VOLRADE, *avec impertinence.*

Le sait-on ?

JULES.

On vous en félicite.

VOLRADE.

On est bien bon !

JULES.

On rend ce qu'on doit au mérite.

VOLRADE.

Vous me flattez.

JULES.

Eh ! non, je dis la vérité.

(*hésitant.*)

Or, cela peut servir à ma félicité.

VOLRADE.

Un succès incertain ?

JULES.

Oui, monsieur.

VOLRADE.

Ah ? Sans doute
Vous me direz comment ? Parlez ; je vous écoute.

JULES.

C'est que le général...

VOLRADE, *l'interrompant.*

Avouez, entre nous,
Qu'il commence à me craindre.

JULES.

Eh mais...

VOLRADE, *du ton d'un fat qui croit triompher.*

Que voulez-vous?
On peut être un héros sur le champ de bataille,
Et sur ce terrain-là ne rien faire qui vaille.
C'est une étude à part. Mais que puis-je pour lui?
A quel prix vous est-il favorable aujourd'hui?
Veut-il que, lui sauvant une inutile peine,
Je dispose pour lui l'élection prochaine?
Veut-il, émerveillé de me voir tant d'amis,
Savoir par quels moyens je me les suis acquis?
Je lui veux, sur ma foi, rendre ce bon office:
Ce n'est entre rivaux qu'un acte de justice.

JULES, *n'y pouvant tenir.*

Ce ton froid et railleur est bien hors de propos!
Je vais donc clairement achever en deux mots.
Votre compétiteur, si vous voulez, ignore
Un art.... que vous louez plus qu'il ne vous honore;
* Mais, son ame répugne à cette indignité.

---

* On substitue à ces vers les suivants:

Toutefois, comme vous il compte des amis,
Et vrais, car ses vertus les ont seules acquis.
Or, rien n'est moins certain, monsieur, que la victoire

* Ce qu'il exige enfin, c'est de la loyauté.
* Il n'a pas dans les camps appris l'art de l'intrigue.
* Donnez-lui votre foi d'écarter toute brigue ;
* D'attendre du seul droit votre sort aujourd'hui,
* Sans plus faire pour vous qu'il ne fera pour lui.
* D'un libre et pur suffrage on peut goûter la gloire ;
* Brigué, c'est une honte et non une victoire.

VOLRADE.

Vous êtes un enfant.

SCÈNE VII.

JULES, VOLRADE, PÉRIANTHE.

PÉRIANTHE, *à Volrade.*

Avec tous ces débats,
De mille soins pressants on ne s'acquitte pas.
Ce billet apporté pour vous, en votre absence,

Dont vous semblez goûter la douceur et la gloire.
Succomber cependant, c'est nous entraîner tous
Dans un revers commun, c'est nous perdre avec vous ;
Tandis qu'abandonnant la palme disputée
Avant que de vos mains elle ne soit ôtée...

VOLRADE, *achevant.*

C'est tout accommoder pour votre plus grand bien ;
C'est combler vos désirs : et le reste n'est rien.
L'intérêt personnel n'a jamais su mieux dire ;
Et je suis bien fâché de n'y pouvoir souscrire.

PÉRIANTHE, *entrant, dit à Volrade.*

Au milieu de ces cris, de tous ces vains débats, etc.

Est, à ce qu'on a dit, d'une haute importance.
Voyez.

VOLRADE, *prenant le billet.*

(*quand il a lu.*)

Permettez. — Ciel!

PÉRIANTHE.

Qu'est-ce donc?

VOLRADE.

Qu'ai-je lu?
Ah! grand dieu!

PÉRIANTHE.

Qu'avez-vous? Parlez.

VOLRADE.

Je suis perdu,
Déshonoré.

JULES, *vivement.*

Comment, déshonoré! j'espère...

VOLRADE.

Ruiné.

PÉRIANTHE.

Ruiné! Quel funeste mystère?...

VOLRADE, *à Périanthe.*

(*à lui-même.*)

Ce mémoire... Ah! toujours je m'en suis défié,
Et jamais je n'ai cru qu'il restât oublié.

PÉRIANTHE.

Quel mémoire? comment? instruisez ma tendresse...

VOLRADE.

Celui que vous savez, celui qu'en ma jeunesse
M'inspira le désir d'obtenir quelque appui,
Et qui blesse des gens tout puissants aujourd'hui.
Vainement ma prudence, en ces jours trop célèbres,
Avait de l'anonyme emprunté les ténèbres;
Un acte de mon seing dût être revêtu,
Et de quelque affidé le mystère connu.
Cet acte, par le temps, par un hasard perfide,
Est à la fin tombé dans une main sordide
Qui d'un infame gain en attend la douceur.
Un libraire m'apprend qu'il en est possesseur;
Qu'il tient du livre même un dernier exemplaire,
Et qu'il en va traiter avec mon adversaire,

(*Indiquant l'endroit de la lettre où sont ces mots.*)

Si « dans un bref délai, moyennant un bon prix, »
Le tout entre ses mains par moi n'est pas repris.

PÉRIANTHE.

Eh mais, le général enfin n'est pas capable...

VOLRADE.

Il est ambitieux!

JULES, *à part.*

C'est dire impitoyable!

VOLRADE.

Il faut voir ce marchand; il faut...

PÉRIANTHE.

C'est un fripon;
Il abuse....

VOLRADE.

Eh! monsieur, on ne vous dit pas non.
Mais l'écrit, l'écrit seul m'occupe et m'embarrasse.
Il en faut à tout prix anéantir la trace.

JULES.

Courez donc...

PÉRIANTHE.

Oui, courez.

VOLRADE.

Mais un autre embarras...
C'est qu'il faut de l'argent...

PÉRIANTHE.

Et vous n'en avez pas?

VOLRADE.

J'en aurais; vous pensez que rien n'est plus facile;
Mais le moindre délai rendrait tout inutile.
Voilà sans contredit le plus fâcheux hasard...
Peut-être en ce moment est-il même trop tard.

PÉRIANTHE.

Vous n'avez point d'argent!

VOLRADE.

Non, monsieur, non.

PÉRIANTHE.

Qu'entends-je!
Vous qu'on croyait... Le fait, à vrai dire, est étrange.
Depuis qu'en beaux deniers bien dûment acquitté,
De votre revenu le quart vous fut compté;

* Depuis que le produit de votre sinécure,
* Dont toujours la rentrée est si prompte et si sûre...

JULES, *l'interrompant.*

* Daignez, monsieur...

PÉRIANTHE, *continuant.*

Depuis que vos inscriptions,
* Que vos indemnités, vos bons, vos pensions
Ont grossi votre caisse (et non votre domaine),
A peine avons-nous vu passer une semaine;
Et déja...

VOLRADE.

Voulez-vous, monsieur, me secourir?
Vos discours sont fort bons, mais me laissent périr.

PÉRIANTHE.

Suis-je donc responsable?... Enfin, quelle est la somme
Qu'il faut vous avancer?

VOLRADE.

Vous jugez que cet homme
A ma position mesure son espoir.

PÉRIANTHE.

C'est un vol manifeste; il se vient prévaloir...

VOLRADE.

Certes! mais en voulant éviter ce dommage,
On s'expose aux hasards d'un plus sensible outrage.

---

* On passe ici quatre vers, et l'on dit:

Et sans que vous ayez accru votre domaine, etc.

PÉRIANTHE.

Il n'est donc plus de règle? Il n'est donc plus de frein?
Un traître, avec un cœur, avec un front d'airain,
Peut donc ainsi des gens conspirer la ruine,
Et recueillir en paix les fruits de sa rapine?

(*Il appelle.*)

Charançon! Charançon! — Hommes, siècle maudits,
Dans la perversité, dans le crime enhardis!
Mais je serai vengé; ce traître de libraire
Sentira, tôt ou tard, le poids de ma colère;
Car je suis rancuneux, haineux comme un démon :
Et je m'en souviendrai dans cent ans. — Charançon!
Voyez s'il répondra! (*Il va au fond.*)

VOLRADE.

Ma perte est assurée,
Et par aucun moyen ne sera réparée.
Jules, vous triomphez.

JULES, *avec dignité.*

Vous êtes dans l'erreur,
Monsieur: la passion qui règne sur mon cœur,
Douce, compatissante aux déplaisirs d'un autre,
N'a rien du sentiment qui dévore le vôtre:
Si je puis vous servir, vous n'avez qu'à parler.

VOLRADE.

Plait-il?...

SCÈNE VIII.

JULES, VOLRADE, PÉRIANTHE, CHARANÇON.

PÉRIANTHE, *à Charançon.*

Eh! venez donc! Il faut vous appeler.

CHARANÇON.

Que voulez-vous, monsieur?

PÉRIANTHE.

Donnez-moi, sans remise,
La somme que tantôt en vos mains j'ai remise.

CHARANÇON.

La somme ?

PÉRIANTHE.

Que tantôt j'ai remise en vos mains.
Ne m'entendez-vous pas ?

CHARANÇON.

Eh mais, dans quels desseins ?...
Ma probité, je crois, ne vous est pas suspecte.

PÉRIANTHE.

Que me vient-il conter!

CHARANÇON.

Monsieur, je vous respecte;
Mais enfin...

PÉRIANTHE.

Mais enfin, telle est ma volonté.

Belle solution que votre probité!

CHARANÇON.

Monsieur...

PÉRIANTHE.

Eh bien?

JULES.

Je vois qu'il a fait quelque emplette,
Payé ses fournisseurs; bref, que sa caisse est nette.
(*à Charançon.*)
N'est-il pas vrai?

CHARANÇON.

Je suis...

JULES, *à Périanthe.*

(*à Charançon.*)
Vous voyez. — Laissez-nous.

PÉRIANTHE.

Où prendrai-je à présent des fonds?...

JULES.

Rassurez-vous;
J'en ai. Je cours trouver sur le champ ce libraire;
Et, s'il n'est point trop tard, accommoder l'affaire.

VOLRADE.

Quoi! Jules, vous seriez généreux jusqu'au point...

JULES, *sans aigreur.*

De faire mon devoir, et de n'hésiter point;
Bien que des intérêts où j'attache ma vie
Me puissent inspirer une contraire envie.

Donnez-moi cette lettre, et comptez sur ma foi.
Le succès est certain, s'il peut venir de moi.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

PÉRIANTHE, VOLRADE.

VOLRADE.

Je reste confondu.

PÉRIANTHE.

Non, je ne puis vous plaindre;
Ayant, à si bon droit, un tel revers à craindre,
Il vous fallait marcher d'un pas plus mesuré;
Il fallait dans vos vœux être plus modéré.

VOLRADE.

Pouvais-je prévoir...

PÉRIANTHE.

Oui, parlez de prévoyance!
La mémoire chez vous était de la prudence.
Mais quand l'esprit est plein de si vastes désirs,
Il n'y peut plus rester de place aux souvenirs.

VOLRADE.

Mais vous, qui me tenez ce langage sévère,
Avec moi, jettez donc un regard en arrière.
Je publiai ce livre à vingt-ans; tous les torts
Que vous me reprochez, vous les aviez alors.
J'adorais votre fille; un amour excusable
M'engagea, pour vous plaire, en ce pas condamnable.

Ainsi chacun de nous suivait sa passion :
Moi, ma pure tendresse; et vous, l'ambition.

PÉRIANTHE.

Moi!

VOLRADE.

Vous.

PÉRIANTHE.

A ce propos je ne veux point répondre.
D'un seul mot cependant je pourrais vous confondre :
Jamais honneur, emploi, rang par moi souhaité
Ne fut brigué, monsieur, ni surtout acheté.

VOLRADE.

* Vraiment, je le crois bien; ni par moi : mais au reste,
* Vous ne nous vantez là qu'un préjugé funeste.
* Que deviendrait, l'état si les vrais citoyens
* Étaient si réservés sur le choix des moyens?
* Complices timorés de sa coupable audace,
* A l'intrigant partout ils céderaient la place.
* Monsieur, quand il s'agit de servir son pays,
* Toute entreprise est juste et tout moyen permis.

PÉRIANTHE.

* La maxime est fort belle, et peut-être fort sage;

---

* On supprime ces vers, et l'on continue la scène ainsi :

VOLRADE.

Certe!...

PÉRIANTHE.

Se ruiner n'est jamais qu'un scandale

* Mais c'est qu'on en peut faire un masque à tout visage;
* Et puis se ruiner est un méchant moyen.
* Car ce sont les vertus qui font le citoyen;
* Et la profusion ne fut jamais qu'un vice.

VOLRADE.

Le vice le plus grand ici c'est l'avarice.

PÉRIANTHE.

L'avarice!

VOLRADE.

Oui, monsieur.

PÉRIANTHE, *indigné.*

Oh!... Mais en certains cas
On implore l'avare.

VOLRADE.

On ne le fléchit pas.
Allez, monsieur, soyons indulgents pour les autres :
Chacun a ses défauts;... et nous avons les nôtres.

(*Il sort.*)

PÉRIANTHE, *seul.*

Souffrons, et taisons-nous. Ici bas, je le voi,
Il faut finir par vivre en soi-même et pour soi.

Dont souffrent à la fois la raison, la morale.

VOLRADE.

Comme si l'or en tout n'était pas un moyen!...

PÉRIANTHE.

Mais ce sont les vertus qui font le citoyen, etc.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

PÉRIANTHE, UN LAQUAIS.

PÉRIANTHE.

Souvent par trop de zèle on s'expose à déplaire.
Vous vous êtes pressé d'aller chez ce notaire...

LE LAQUAIS.

J'ai dû vous obéir, monsieur, sans différer.

PÉRIANTHE.

C'est bon. Quand il viendra, vous le ferez entrer.

(*Le laquais sort.*)

Il faut que ce dessein en effet s'accomplisse :
Tout m'en fait une loi : la raison, la justice.
Ce n'est pas cette fin que Volrade espérait,
Et j'ai vu là, tantôt, son déplaisir secret.
L'intérêt dans son cœur à l'équité résiste.
Jules n'est qu'un ingrat, mais lui, qu'un égoïste.
Le premier me r'embarque en d'odieux procès,
L'autre espère à profit mettre de tels excès;
Qu'ils soient trompés tous deux. — Pourtant le mariage
Est un expédient un peu fort à mon âge :

De sinistres écueils en marquent le chemin :
Un vieillard dans ce pas doit aller bride en main.
L'hygiène à ce propos dit des choses terribles...
Et ses motifs, hélas! ne sont que trop plausibles.

SCÈNE II.

PÉRIANTHE, SUZEVAL.

SUZEVAL.

Qu'est-ce, mon vieil ami! Votre gendre à l'instant
Vient de me faire part d'un nouvel incident.
Comment donc, malgré l'âge et ce qu'il pronostique,
Vous songez à l'hymen? c'est vraiment héroïque.
Hein?

PÉRIANTHE.

Mon gendre est un fou, qui ne sait ce qu'il dit.
Vous imaginez donc que j'ai perdu l'esprit;
Qu'en moi du jugemeet l'éclipse est si complète?
Oui, l'hymen! je ferais une bien belle emplette.

SUZEVAL.

C'est ce que je disais.

PÉRIANTHE.

Au terme où me voilà,
Il est bien question de penser à cela.

SCENE III.

PÉRIANTHE, SUZEVAL, UN NOTAIRE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS, *annonçant.*

Votre notaire.

SUZEVAL, *à Périanthe.*

Eh quoi?

PÉRIANTHE, *au notaire.*

C'est vous, monsieur Porphyre?
(*à Suzeval.*)
Pardonnez. — Si je sais...

LE NOTAIRE.

Vous avez à m'instruire
D'un grand dessein, dit-on, qui sans retardement
Veut...

PÉRIANTHE.

Moi!

LE NOTAIRE.

Vous-même.

SUZEVAL, *à Périanthe.*

Ah!...

PÉRIANTHE.

Ah!... c'est pour mon testament.

SUZEVAL.

Votre testament?

PÉRIANTHE.

Oui.

SUZEVAL.

L'idée est bien soudaine.

LE NOTAIRE.

J'ai là tout ce qu'il faut : daignez prendre la peine...

PÉRIANTHE, *à Suzeval.*

Oui, c'est le grand dessein qui m'occupe en effet,
Et qui ne sera pas plus long-temps imparfait.
J'ai trop prêté l'oreille à la raison timide :
La colère à la fin l'emporte, et me décide.

SUZEVAL.

La colère ! Fort bien ; et d'un meilleur conseil
On ne peut faire choix pour un acte pareil.
Mais à qui voulez-vous léguer le témoignage
D'un sentiment si juste et d'un parti si sage ?

PÉRIANTHE.

A monsieur Jules.

SUZEVAL.

Quoi ! c'est votre petit-fils
Que vous... Mais j'en suis moins affligé que surpris.
Dans les vagues transports de son courroux extrême
Votre cœur égaré s'est méconnu lui-même :
Vous en resterez là.

PÉRIANTHE.

Moi ?

SUZEVAL.

Vous.

PÉRIANTHE.

Vous le croyez ?

SUZEVAL.

J'en suis sûr.

PÉRIANTHE.

Ah ! c'est être... Et si vous le voyiez ?

SUZEVAL.

Si je le voyais ?

PÉRIANTHE.

Oui.

SUZEVAL, *après un petit temps.*

Que votre cœur prononce ;
C'est lui, lui que je charge ici de ma réponse.

PÉRIANTHE.

Il me la fait aussi. Comment donc, un ingrat
De mon autorité hautement se rira !
Tout entier aux écarts de sa folle cervelle,
Dans mes vœux les plus chers il me sera rebelle,
Et je ne pourrai point le punir à mon gré !
Il m'osera braver, et je le souffrirai !

(*au notaire.*)

Non. — Ecrivez, monsieur.

SUZEVAL.

Et votre aveugle haine
Cède ainsi, sans regret, au transport qui l'entraîne !

PÉRIANTHE.

Sans regret... Il n'importe. Enfin j'use d'un droit.

SUZEVAL.

D'un droit! vous vous trompez: sous un joug plus étroit..

LE NOTAIRE.

Le code fait, monsieur, une règle très-sûre...

SUZEVAL.

Monsieur, laissons le code; écoûtons la nature.
Le jour qu'elle répand est sans fausse clarté.
On peut suivre les lois et blesser l'équité :
Leur règle à l'injustice est quelquefois commode.

(*mettant la main sur son cœur.*)

Pour être gens de bien, c'est là qu'est notre code.
Quoi! l'on verrait un père, en son courronx altier,
D'un anathême affreux frapper son héritier,
Celui qu'un droit commun investit de ce titre
Sans qu'un vain testament en doive être l'arbitre!...
S'il se pouvait qu'un jour il lui fut contesté,
Bien: qu'il ait tout l'appui de votre autorité.
Usez sans crainte, alors, usez du droit suprême
D'avoir des volontés au-delà de vous-même.
Mais lorsque le trépas vous les aura ravis,
Vous voulez de vos biens dépouiller votre fils!
La tombe enfermera vainement votre cendre :
La haine survivant viendra se faire entendre!
Ah! Si la loi se prête à cette cruauté,
Consultez votre cœur; il sait mieux l'équité.

PÉRIANTHE.

Or, entre ses enfans un déplorable père
N'exercera donc plus qu'un pouvoir éphémère,
Infructueux aux bons, méprisable aux méchans?

SUZEVAL.

Ne peut-il pas céder à d'aveugles penchans ?
Ce titre, ce pouvoir, en vos mains si terribles,
Ont-ils donc la vertu de nous rendre infaillibles ?
Et n'est-ce pas en faire un abus criminel,
Que d'en vouloir servir un dépit personnel ?
Jules suit de son cœur la pente légitime :
Voilà tous vos griefs, et voilà tout son crime.

PÉRIANTHE.

Il attire sur moi des procès ruineux.

SUZEVAL.

Ainsi de la nature il faut briser les nœuds !
Allez, vous devriez... Mais j'ai tort : je m'avance
Plus qu'il n'est convenable en cette circonstance.
J'avais de ce jeune homme entendu les projets ;
Son espoir était juste, et je le partageais.
J'en avais fait goûter les douceurs à mon frère,
Qui même, en ce moment, auprès du ministère
Prête à Jules l'appui de sa protection.
Il parlait, il est vrai, d'une condition...
Fort juste selon lui, selon moi peu discrète ;
Et j'eusse obtenu... Bref, c'était affaire faite :
Sur le bien, sur la dot, il ne marchandait point...

PÉRIANTHE.

Mais je conviens déja que c'était un grand point.

SUZEVAL, *continuant.*

Quant au procès...

PÉRIANTHE.

Eh bien ?

SUZEVAL.

Un peu d'argent, le zèle
De quelques bons amis eût fini la querelle.
Je venais, au plaisir livrant déja mon cœur,
Vous apprendre... Mais point; je vous trouve en fureur.
Mon devoir...

PÉRIANTHE.

On pourrait arranger mon affaire?
De ces maudits plaideurs on pourrait me défaire?

SUZEVAL.

On s'en fait fort.

PÉRIANTHE.

Les frais...!

SUZEVAL.

On les prendrait tous...

PÉRIANTHE.

Tous!

(*vivement au notaire.*)

Monsieur, nous n'avons plus, dès lors, besoin de vous.

SUZEVAL, *retenant le notaire.*

(*à Périanthe.*)

Pardon. — Un testament dicté par la vengeance,
Aux lois, à la morale est sans doute une offense.
Mais quand il met un prix aux services rendus,
(Par les nôtres peut-être un jour mal reconnus,)
La morale, les lois, alors tout l'autorise.
L'occasion jamais ne peut être mieux prise:
Ne la laissez pas fuir. Je vois parmi vos gens

Des sujets dont le zèle est prouvé par le temps :
Laisserez-vous manquer le fil aux mains des parques,
Sans que de vos bontés ils tiennent quelques marques ?
Vous êtes trop bon maître.

PÉRIANTHE.

Assurément je veux
Faire, après mon trépas, quelque chose pour eux ;
Mais rien ne presse.

SUZEVAL.

Non.

PÉRIANTHE.

Je me sens bien ; je gage
Que plus d'un aura fait avant moi le voyage.

SUZEVAL.

Il n'en faut point douter ; et même pour cela...
Enfin on n'en meurt pas. Allons, mettez-vous là.

PÉRIANTHE.

Vous voulez !...

SUZEVAL.

(*au notaire.*)

Allons donc. Préparez la formule.

LE NOTAIRE.

Sans passion, sans haine...

SUZEVAL.

Oui, oui, le préambule.

PÉRIANTHE, *assis.*

C'est une affaire, hélas ! bien triste, et qui vous fait...
Mon pauvre Suzeval !...

SUZEVAL.

Je n'y vois en effet
Qu'un acte comme un autre.

PÉRIANTHE.

Oh ! non pas ; il éveille
Une sensation à nulle autre pareille.

SUZEVAL.

Bon ! un peu de courage. Allons, voyons, dictez.

PÉRIANTHE.

Que je dicte ?

LE NOTAIRE.

Oui, monsieur.

PÉRIANTHE.

Eh bien ! mes volontés...
(*à Suzeval.*)
Mon bon ami !...

SUZEVAL, *dictant.*

Je donne.

PÉRIANTHE.

Eh !

LE NOTAIRE, *écrivant.*

Je donne.

PÉRIANTHE, *avec effort.*

Je donne.

LE NOTAIRE.

Et lègue...

PÉRIANTHE.

Et lègue...

LE NOTAIRE.

A qui?

PÉRIANTHE.

Si je connais personne!

SUZEVAL.

A mes deux petits-fils, Jules et Flavien...

PÉRIANTHE.

Oui.

SUZEVAL.

Tous mes biens.

PÉRIANTHE.

Hélas!

SUZEVAL.

Voilà qui va fort bien.

(*dictant.*)

Et ma maison des champs, et celle de la ville,
Qui de mes jours nombreux ont vu le cours tranquille...

PÉRIANTHE.

O dieu!

SUZEVAL, *continuant.*

Meubles, agrès, terres...

PÉRIANTHE.

Oh!

SUZEVAL, *continuant.*

Bestiaux...

LE NOTAIRE, *écrivant.*

Bestiaux.

PÉRIANTHE.

C'est vraiment...

SUZEVAL, *continuant.*

Equipages, chevaux...

PÉRIANTHE.

Ouf!

SUZEVAL, *continuant.*

Comme tous acquets, conquets, contracts, créance...

PÉRIANTHE.

Je meurs!

SUZEVAL, *continuant.*

Tout mon argent...

PÉRIANTHE, *se levant.*

Tout mon argent!

SUZEVAL.

Je pense
Que vous n'en comptez point emporter.

PÉRIANTHE.

Vous pensez!...
Et moi... Restons-en là, tenez c'en est assez.

SUZEVAL.

Comment donc?

PÉRIANTHE.

Je n'ai pas la force de poursuivre.
Oui, vous avez raison : c'est vouloir se survivre

Que de régler ainsi les choses après soi.
Comme vous disiez bien : laissons faire à la loi.

SUZEVAL.

Vous ne lui portez pas la plus légère atteinte.

PÉRIANTHE.

Une telle entreprise, à vous parler sans feinte,
Est fille de l'orgueil.

SUZEVAL.

Mais point, lorsque son but...

PÉRIANTHE.

Comme si la justice était notre attribut !

SUZEVAL.

Le fait...

PÉRIANTHE.

A la raison, tôt ou tard on défère :
Quand je n'y serai plus, ils régleront l'affaire
Tout comme ils l'entendront.

SUZEVAL.

Bon pour vos héritiers :
Mais ces vieux serviteurs...

PÉRIANTHE, *au notaire.*

Otez moi ces papiers ;
Je passerai chez vous. Pardon, monsieur Porphyre.
Sur quelque autre sujet j'ai deux mots à vous dire.

(*Il le pousse dehors.*)

LE NOTAIRE, *sortant.*

A vos ordres, monsieur.

SCÈNE IV.

PÉRIANTHE, SUZEVAL.

SUZEVAL.

Digne fruit de mes vœux !
Voilà ce qui s'appelle un homme courageux.

PÉRIANTHE.

Ma colère, en tout cas, cédant à vos scrupules
N'a rien fait de contraire aux intérêts de Jules.

SUZEVAL.

Il n'en peut trop sans doute être reconnaissant.
Mais c'est lui que je vois.

SCÈNE V.

PÉRIANTHE, SUZEVAL, JULES, *qui entre très-vivement.*

SUZEVAL.

Venez, mon cher enfant,
Venez remercier le plus tendre des pères :
Il ne met plus d'obstacle à vos destins prospères.

JULES.

Quoi, monsieur!... Ah! je sens ainsi que je le doi
L'intérêt bienveillant qui vous parle pour moi ;
Mais, hélas!...

SUZEVAL.

Qu'avez-vous ?

JULES.

Votre ame généreuse
N'apprendra que trop tôt une nouvelle affreuse.

SUZEVAL.

Plait-il ?

JULES, *courant à Volrade qui entre.*

Ah! vous voilà!

SCENE VI.

PÉRIANTHE, SUZEVAL, JULES, VOLRADE.

VOLRADE, *sans voir les autres.*

C'est vous, Jules! Eh bien!
Avez-vous cet écrit, cet acte?

JULES.

Je n'ai rien.

VOLRADE.

(*apercevant Suzeval et saluant.*)

Ciel! — Taisez-vous. — Monsieur...

SUZEVAL, *rendant le salut.*

Vous êtes en affaire?

(*à part.*)

Je vous laisse. — On me veut dérober un mystère.

(*à Périanthe.*)

Au revoir.

PÉRIANTHE.

Adieu donc.

SUZEVAL, *à Jules, en sortant.*

Quelque trouble secret
Agite vos esprits; je le vois à regret.
Je ne demande point d'en pénétrer la cause;
Mais si vous me croyez utile à quelque chose,
N'épargnez mon argent, mes soins ni mes avis;
Car je suis bien vraiment un de vos bons amis.
Adieu.

SCÈNE VII.

PÉRIANTHE, VOLRADE, JULES.

JULES, *à lui-même.*

Tant de bontés, juste ciel! et me taire!

VOLRADE, *à Jules.*

Parlons, mon bon ami, parlons de mon affaire....

SCÈNE VIII.

PÉRIANTHE, VOLRADE, JULES, UN LAQUAIS, *et peu après* M. RUPERT.

LE LAQUAIS, *annonçant.*

* Monsieur Rupert.

PÉRIANTHE.

Rupert! Eh quoi?

---

* On passe tout ce qui suit jusqu'à ce vers de la scène X :

Daignez m'apprendre enfin ce que vous avez fait.

VOLRADE, *au laquais.*

Faites entrer.

(*A Périanthe.*)

* Il est électeur.

PÉRIANTHE.

Ah!

RUPERT, *paraissant.*

Ne peut-on pénétrer

* Sans toutes ces façons ? Le diable les emporte!
* Tous ces cerbères-là gardent bien votre porte.

VOLRADE.

* Eh! eh! le mot est gai. Mais quel hasard flatteur!...
* Quoi, de me visiter vous me faites l'honneur ?

RUPERT, *montrant une carte de visite.*

* Hai! hai! l'on m'a remis cette carte...

VOLRADE.

Et madame,

* Comment se porte-t-elle ?

RUPERT.

Oh! bien; c'est une femme...

VOLRADE.

* Active, intelligente. Et monsieur votre fils ?

RUPERT.

* Toujours un franc vaurien.

VOLRADE.

Je suis de ses amis.

PÉRIANTHE, *à part.*

* Fiez-vous-y.

JULES, *à Volrade.*

Monsieur...

VOLRADE, *à Rupert, sans écouter Jules.*

Et votre digne père?

RUPERT.

* Mon père est un vieillard, un septuagénaire:
* C'est vous dire en un mot...

PÉRIANTHE, *à part.*

Qu'il n'est plus bon à rien...

RUPERT.

* Du reste cependant, il se porte fort bien,
* Et de tous ces gens-là je suis le plus malade.

VOLRADE, *lui prenant la main.*

* Tant mieux!

RUPERT.

J'ai donc reçu cette carte: *Volrade.*
* J'en suis ravi, parbleu! c'est tout rond, tout uni:
* On voit qu'un vain orgueil de chez vous est banni.
* *Volrade:* en faut-il plus? la folie est extrême
* Que d'allonger un nom assez grand par lui-même.
* Hai! hai!

VOLRADE.

Telle est, au vrai, ma pensée en deux mots.
* Des titres fastueux!... C'est la splendeur des sots.

RUPERT.

* Aussi, c'est pour cela que vous êtes notre homme;
* Pour cela, ventrebleu! qu'il faut que l'on vous nomme.

* Je le dis sur les toits, Volrade est notre ami;
* Et non pas de ces cœurs dévoués à demi;
* Nul ne répondra mieux à notre confiance.
* Parlant bien, et jamais contre sa conscience,
* Ses votes n'iront point démentir ses discours.
* C'est que cela, morbleu! vaut son prix de nos jours.
* Bref, on peut être sûr qu'avec nos adversaires
* Il n'aura de rapports que ceux de nos affaires.

SCÈNE IX.

PÉRIANTHE, VOLRADE, JULES, M. RUPERT, M. DE SAINT-ALBIN, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS, *annonçant.*

* Monsieur de Saint-Albin.

RUPERT.

Saint-Albin!

SAINT-ALBIN, *entrant.*

Serviteur.

VOLRADE, *à Périanthe.*

* Du contraire parti c'est un autre électeur.

PÉRIANTHE.

* Bon!

JULES, *bas à Volrade.*

Écoutez...

VOLRADE, *à Saint-Albin.*

Monsieur, quel heureux privilége
* Me vaut?...

SAINT-ALBIN.

Je viens vous voir en allant au college.

(*Il fait voir une carte de visite.*)

* J'ai trouvé cette carte hier chez mon portier.
* « Achille-Hector-Louis de Volrade, écuyer. »

RUPERT, *à part.*

* Écuyer!

VOLRADE, *à Saint-Albin.*

(*Baissant la voix.*)

J'ai passé... — Parlez bas, je vous prie :
* J'ai, comme vous voyez, certaine compagnie...

RUPERT, *à part.*

* Écuyer!

SAINT-ALBIN, *bas à Volrade.*

Comment donc? c'est Rupert.

VOLRADE.

C'est Rupert,
* Un marchand d'ici près.

SAINT-ALBIN.

Mais...

RUPERT, *à part.*

Sont-ils de concert?

SAINT-ALBIN, *bas à Volrade.*

* Vous ne savez donc pas quel est le personnage?

VOLRADE.

* Parfaitement. Il vient pour m'offrir son suffrage.

RUPERT, *à part.*

* Il n'aura pas ma voix.

SAINT-ALBIN, *toujours bas à Volrade.*

Et vous l'accepteriez?

VOLRADE.

*Fi donc!

SAINT-ALBIN.

Il faut qu'alors vous le lui déclariez.

VOLRADE.

(*à Rupert.*) (*bas.*)

* Sans marchander. Monsieur, c'est assez. Partez vite,
* Je vais me dégager et vous joindre de suite.

RUPERT, *lui prenant la main.*

* Mon bon ami...

SAINT-ALBIN, *étonné.*

Comment!

RUPERT, *continuant.*

Il est vrai, c'est assez;
* Et vous parlez ici mieux que vous ne pensez.

SAINT-ALBIN, *à part.*

* Son ami!...

VOLRADE, *bas à Saint-Albin.*

Sans façon vous voyez qu'il en use.

SAINT-ALBIN.

* Oui.

RUPERT, *continuant, à Volrade.*

Mais il faut enfin que je vous désabuse.

* Princes, ducs et marquis, barons et chevaliers,
* Passent, en bonne règle, avant les écuyers.

(*bas.*)

* Adieu, mon bon ami. — L'élection prochaine.
* Vous réussira mieux.

(*Volrade veut le reconduire.*)

Ne prenez pas la peine.

VOLRADE, *à part.*

* Grand dieu!

SAINT-ALBIN.

Je pars aussi.

VOLRADE, *le retenant.*

Non, mes chevaux sont mis :
* Je vous offre une place : il faut à nos amis...

SAINT-ALBIN.

* Je ne l'accepte point; et de plus, ma franchise
* Exige qu'à l'instant, sans détour, je vous dise
* Que vous vous tromperiez, si vous comptiez sur nous.
* Adieu.

VOLRADE.

Permettez donc. Ciel! que me dites-vous?

SAINT-ALBIN.

* La vérité, monsieur. Votre prudence habile
* Ouvre à nos ennemis un accès trop facile.
* Peut-être fait-on bien d'en user prudemment;
* Mais il faut avec nous agir ouvertement.

(*Il sort.*)

SCÈNE X.

PÉRIANTHE, VOLRADE, JULES.

VOLRADE, *hors de lui.*

* O fatal incident!

PÉRIANTHE.

Si vous vouliez m'en croire,
* Ceci de vos projets terminerait l'histoire.

VOLRADE, *sans l'écouter, à Jules.*

* Puis-je savoir enfin ce que vous avez fait?
Parlez, sans ces papiers rentrez-vous en effet?

JULES.

Oui. J'ai vu ce marchand; lassé de vous attendre,
Le traître au général était allé les rendre.
(*il remet la lettre à Volrade.*)

VOLRADE.

Ah! je l'avais prévu dès les premiers instans!
(*à Périanthe.*)
Ce billet en vos mains est resté si long-temps...

---

* Pour lier ceci à la scène VII, on dit ainsi :

Daignez m'apprendre enfin ce que vous avez fait.

PÉRIANTHE.

Voyons.

VOLRADE.

Sans ces papiers rentrez-vous en effet? etc

PÉRIANTHE.

Point du tout.

VOLRADE.

* Et ces gens, dans leur zèle implacable,
Vont porter un arrêt, hélas! irrévocable!
Si vers eux mon rival précipitant ses pas,
Armé d'un tel moyen...

JULES.

Il ne s'y rendra pas.

VOLRADE.

Et comment?

JULES.

Il refuse en effet de remettre
Le funeste dépôt qu'annonçait cette lettre;
Mais il admet, monsieur, un autre arrangement,
Votre unique recours en ce fatal moment.
J'ai pris beaucoup sur moi, pourtant j'ai l'assurance
De n'avoir point blessé les lois de la prudence.

---

* Pour suppléer au défaut de développement et de clarté qui résulte de la suppression des scènes précédentes, à la représentation, Volrade change ce couplet ainsi :

D'autre part une horrible tempête
S'apprête sourdement à fondre sur ma tête.
Tant de gens exaltés dans leur opinion,
Sonpçonnent à la fin... ma modération.
Et mon sort dépend d'eux, et leur zèle implacable
Porte dans un instant l'arrêt irrévocable.
Si vers eux mon rival, etc.

Votre honneur en péril n'avait point à choisir.

VOLRADE.

Qu'avez-vous fait enfin? Vous prenez à plaisir...

JULES.

Voyant qu'à vous servir ma prière impuissante
Compromettait vos droits et trompait votre attente,
Je changeai tout-à-coup de ton et de discours,
Et d'un parti plus sûr empruntai le secours.
Je feignis que, trahi par mes vaines alarmes,
Vous ne m'aviez prescrit que le recours des armes...

VOLRADE.

Eh! Plait-il?

JULES, *continuant.*

Que porteur d'un prétendu cartel,
Je venais proposer...

PÉRIANTHE.

Eh! quoi donc?

JULES, *avec feu.*

Un duel.

PÉRIANTHE.

Un duel!

JULES.

Oui, monsieur; le moyen est extrême,
O dieux; je le sais aussi bien que vous-même.
Mais telle est de son sort la rigueur aujourd'hui,
Qu'en pouvoir faire usage est un bienfait pour lui.

* Enfin tout est conclu. Ce sont des adversaires
* Si grands, si généreux que ces vieux militaires!
Point de ruse chez eux, point de lâches détours;
L'honneur est une loi qu'ils respectent toujours.

PÉRIANTHE.

Le comble du délire et de l'extravagance,
C'est qu'il est glorieux de ce trait de démence.
Qui vous autorisait à rien prendre sur vous?
Ne pouviez-vous venir vous entendre avec nous?
Un duel!... Affronter!... Se jouer de sa vie!

JULES.

Eh! valait-il donc mieux affronter l'infamie!
Par là notre adversaire est sans force aujourd'hui,
Et le débat du moins n'est qu'entre nous et lui.

PÉRIANTHE.

Il n'aura pas tort!

VOLRADE, *d'un ton décidé.*

Non. Quelle qu'en soit la suite,
Je ne puis, en effet, qu'approuver sa conduite.

PÉRIANTHE.

Quoi! vous irez vous battre?

VOLRADE.

Eh! cent fois trop heureux

---

* Changez ainsi ces deux vers :

Enfin tout est d'accord. Il est des adversaires,
Des cœurs si généreux, si nobles, si sincères!

D'étouffer à ce prix un secret désastreux!
Rassuré sur ce point, contre un nouvel orage
J'en vais mieux diriger mon art et mon courage.
Rejoignons nos amis; non, tout n'est pas perdu,
Et pour être accablé, je ne suis point rendu.

JULES.

Où voulez-vous aller? Eh! c'est dans l'instant même
Qu'on vous attend.

PÉRIANTHE.

O ciel!

VOLRADE.

Ma surprise est extrême.
Dans l'instant, dites-vous?

JULES.

Oui, monsieur, dans l'instant.

VOLRADE.

Quel motif?... N'est-ce pas un piège qu'on me tend!

PÉRIANTHE.

N'en doutez point.

JULES.

Un piège!

VOLRADE.

Et sur quelle assurance
Laisserai-je le champ libre par mon absence!
Votre âge est confiant : ne peut-on contre moi
Avoir même abusé de votre bonne foi?

JULES, *avec dégoût.*

O le digne soupçon!

VOLRADE.

Dites-nous donc la cause
Du grand empressement qu'ici l'on se propose?

JULES.

J'avais imaginé qu'on la reconnaîtrait.
Cette cause est, monsieur, votre seul intérêt.
C'est le délai surtout que vous aviez à craindre.
Vous devez me louer bien plutôt que vous plaindre.
Mais écartons, de grace, un frivole débat:
Vous-même réglerez les termes du combat,
Sur les lieux où bientôt sera votre adversaire.

PÉRIANTHE.

Il en veut faire enfin une loi nécessaire.

JULES.

Vous hésitez!

VOLRADE, *à Périanthe.*

Tandis que je serais...

PÉRIANTHE.

Hélas!

JULES, *à Volrade.*

Répondez donc, monsieur.

VOLRADE.

Non je n'hésite pas.
Est-ce à moi de ramper dans la route commune;
A de vains préjugés d'immoler ma fortune?
Près d'atteindre le but de mes désirs secrets,
Pour un fol incident je m'en écarterais!...
Un moment de retard est ici peu de chose;
Ailleurs, de ma ruine il deviendrait la cause :

On me prépare un coup qu'il faut d'abord parer...
Enfin, vous auriez pu ne me point rencontrer.

PÉRIANTHE.

Sûrement.

JULES.

Quoi?

VOLRADE.

Bien loin que je vous désavoue;
De cet arrangement moi-même je me loue.
Mon rival me verra, vous n'en pouvez douter;
Mais d'autres soins, vous dis-je, il me faut acquitter.
Attendez-moi.

JULES.

Monsieur...

VOLRADE, *sortant.*

Je vous joins dans une heure.

JULES.

Écoutez.

VOLRADE, *disparaissant.*

Je ne puis.

JULES, *à Périanthe.*

Ah! faites qu'il demeure!
Il se perd s'il s'éloigne.

PÉRIANTHE.

Eh! trève de regrets!
Il fait bien.

SCÈNE XI.

PÉRIANTHE, JULES, CHARANÇON.

JULES.

Quoi ! l'honneur cède à ses intérêts !
Et moi, honteux jouet de son lâche système,
J'aurai part à l'affront... Non, non, je cours moi-même...
J'ai répondu pour lui ; pour lui je me battrai :
Son adversaire attend ; je le satisferai.

PÉRIANTHE.

Vous !

CHARANÇON, *qui est entré un peu avant la sortie de Volrade.*

Ah ! mon billet !

JULES, *à Périanthe.*

Oui.

PÉRIANTHE, *le retenant.*

Que prétendez-vous faire ?

JULES.

Mon devoir.

PÉRIANTHE.

Malheureux ! est-ce donc votre affaire ?

CHARANÇON.

Non, non. Tenez-le bien, monsieur.

JULES, *parcourant avec agitation le devant du théâtre.*

Pour le sauver,

J'aurai pris un parti... le seul qu'on peut trouver :
Le seul qui, suggéré par mon heureuse audace,
Pouvait de l'infamie écarter la menace.
Un rival offensé, maître de son destin,
Le pouvait accabler de ce coup trop certain;
Mais de sa loyauté donnant un noble gage,
Il aura de l'honneur entendu le langage;
Et le juste retour de tant de bonne foi,
C'est qu'il sera joué, trompé, trahi par moi!
Ah! plutôt de sa main perdre cent fois la vie!
Courons...

CHARANÇON, *le retenant.*

Monsieur...

PÉRIANTHE, *de même.*

Restez.

JULES.

Laissez-moi, je vous prie.

CHARANÇON.

Songez donc...

JULES, *se dégageant.*

Vos efforts sont ici superflus.
Adieu.

PÉRIANTHE.

Soyez...

CHARANÇON.

De grâce!...

SCÈNE XII.

PÉRIANTHE, CHARANÇON.

CHARANÇON.

Il ne nous entend plus!
Quelle imprudence!

PÉRIANTHE.

O Dieu!

CHARANÇON.

S'il allait!... Quelle perte!

PÉRIANTHE.

Hein? De votre bon cœur la preuve m'est offerte;
Mais il n'est point perdu. Courons...

CHARANÇON.

Hélas! par où?

PÉRIANTHE.

Je n'en sais rien.

CHARANÇON.

Je meurs!

PÉRIANTHE.

Ah! j'en deviendrai fou!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉRÈSE, FLAVIEN.

THÉRÈSE.

Non, je n'ai jamais vu d'enfant plus intraitable.
Laissez-moi.

FLAVIEN.

Mais quand donc veut-on se mettre à table?

THÉRÈSE.

Je n'en sais rien.

FLAVIEN, *pleurant.*

Oh! oh!

THÉRÈSE, *le contrefaisant.*

Oh!... Il voit comme moi,
Que chacun est ici dans la peine...

FLAVIEN.

Pourquoi?

THÉRÈSE.

Demandez-le vraiment : je n'en suis pas instruite;
Et ma discrétion en souffre et s'en irrite.

Mais il n'en est pas moins fort mal à vous enfin,
De parler de manger, quand vos parens...

FLAVIEN.

J'ai faim.

THÉRÈSE.

J'ai faim! Belle raison!

FLAVIEN.

Mais une faim terrible.

THÉRÈSE.

Eh bien, attendez. Fi! le petit insensible!

FLAVIEN, *en colère.*

Je vous dis, moi...

THÉRÈSE.

Monsieur!... Allez à vos joujoux.
En voilà bien assez, j'espère. Amusez-vous.
De mon trop de bonté votre malice abuse.
Voyons.

FLAVIEN, *allant à ses joujoux.*

Ici, toujours, il faut que l'on s'amuse :
C'est ennuyeux!

SCÈNE II.

THÉRÈSE, FLAVIEN, CHARANÇON.

CHARANÇON.

Morbleu! je perds enfin l'espoir.

THÉRÈSE.

Ah! Charançon, c'est vous?

CHARANÇON.

Oui.

THÉRÈSE.

Ne puis-je savoir
D'où vient l'air inquiet, la tristesse profonde
Qu'ici, depuis tantôt, je vois à tout le monde?
Ce trouble, de tout temps nous semblait inconnu:
Quelque malheur soudain nous est-il survenu?
Veuillez m'en informer, et...

CHARANÇON.

Ma chère Thérèse,
Tu l'ignores?

THÉRÈSE.

Hélas!

CHARANÇON.

Eh bien... j'en suis fort aise:
Le secret ne sera que plus sûr, en ce cas.

THÉRÈSE.

Oui? J'en sais un aussi; je ne le dirai pas.

FLAVIEN, *à part.*

Tiens, qu'est-ce qu'elle sait?

(Il s'approche doucement pour écouter.)

CHARANÇON.

Il ne m'importe guère.

THÉRÈSE.

Maïs c'est vous qu'il concerne.

CHARANÇON.

Hein? Qu'est-ce donc, ma chère?

THÉRÈSE.

Ah! dites-moi le vôtre.

CHARANÇON.

Eh bon! dis-moi le tien.

THÉRÈSE.

Non.

CHARANÇON.

Quoi, tu veux?.. Au moins, tu n'en diras rien.

THÉRÈSE.

Rien.

CHARANÇON.

Eh bien donc...

(*Au moment où il va pour parler, il aperçoit Flavien qui écoute; celui-ci fait du bruit avec son tambour, et passe d'un air indifférent.*)

FLAVIEN.

Plan! plan! plan!

CHARANÇON, *continuant.*

Jules s'est allé battre
Avec le général.

THÉRÈSE.

O petit diable-à-quatre!
Quoi! se battre en duel?

CHARANÇON.

Hélas! et ce matin,
Je lui prêtai, poussé par un mauvais destin,
Une somme... qui court risque d'être perdue,
S'il faut que, par malheur, son ennemi le tue.

THÉRÈSE.

Je comprends.

CHARANÇON.

Tu sais tout. Or, avec bonne foi,
Apprends-moi maintenant ce qui me touche, moi.

THÉRÈSE.

C'est que notre vieux maître a, durant votre absence,
Demandé si de nous quelqu'un a connaissance
Qu'avec ses fournisseurs vous ayiez compté.

CHARANÇON.

Oui?
(*à lui-même.*) (*à Thérèse.*)
Comment parer!... Et vous?...

THÉRÈSE.

J'entends quelqu'un; c'est lui.

SCÈNE III.

PÉRIANTHE, CHARANÇON, FLAVIEN.

PÉRIANTHE.

Ah! c'est vous! venez donc. Eh bien, quelles nouvelles?

CHARANÇON.

Aucune.

PÉRIANTHE.

C'est m'en dire une des plus cruelles ;
Et de l'incertitude, en ces événemens,
Rien ne saurait sans doute égaler les tourmens.
Où sont-ils ? Que font-ils ? Le sort qui les menace
Jette au fond de mon cœur un effroi qui le glace.

CHARANÇON.

Et moi !

PÉRIANTHE.

Leur adversaire est généreux, humain ;
Je le veux ; mais il tient leur ruine en sa main ;
Celle de l'un au moins ; car pour Jules, j'espère...

CHARANÇON.

N'aviez-vous pas parlé d'aller au ministère ?
C'était un bon parti.

PÉRIANTHE.

Je le crois ; en tout cas,
Je ne me presse point de hasarder mes pas.

CHARANÇON.

Pourtant...

PÉRIANTHE.

A se hâter, quelquefois l'on s'expose.
Ma liquidation... Mais parlons d'autre chose.

CHARANÇON.

Si contre votre gendre en ces cruels instans
On osait profiter... Ne perdez point de temps.
Jamais l'activité ne fut plus nécessaire.

PÉRIANTHE.

J'en conviens. Cependant, parlons d'une autre affaire.
De l'argent que tantôt je vous ai confié ;
Comment l'emploi par vous est-il justifié ?

CHARANÇON, *à part.*

(*haut.*)

Nous y voilà ! — Quel soin ! courez au ministère ;
Le mal fait des progrès tandis qu'on délibère.

PÉRIANTHE.

Répondez.

FLAVIEN, *tirant doucement Périanthe par son habit.*

Grand-papa...

CHARANÇON.

Dans ce péril urgent...

PÉRIANTHE.

Voulez-vous m'éclaircir enfin sur cet argent ?

CHARANÇON.

Non, monsieur.

PÉRIANTHE.

Comment donc ?

CHARANÇON.

Non. Je suis dans un trouble !
Ah ! juste ciel ! ma crainte à chaque instant redouble.
J'aime tant ces messieurs ! Votre Jules surtout !

PÉRIANTHE.

Le traître a résolu de me pousser à bout !

FLAVIEN, *avec importunité.*

Dites-moi...

PÉRIANTHE.

Paix, monsieur!

CHARANÇON, *à part.*

Il n'en veut rien rabattre!

PÉRIANTHE, *à Charançon.*

Parlez-vous?

FLAVIEN, *passant entre Périanthe et Charançon.*

Mon cousin est donc allé se battre?

PÉRIANTHE.

Hein?

FLAVIEN.

Est-ce avec un sabre?

PÉRIANTHE.

O ciel!

CHARANÇON, *à part.*

L'heureux hasard!

PÉRIANTHE, *effrayé.*

Paix!

FLAVIEN.

Quand je serai grand, moi, je serai hussard,
Et je me battrai. Tue! Ah! j'aurai du courage!

CHARANÇON.

Il faut de bavarder qu'on ait bien eu le rage
Pour n'avoir pu lui taire un semblable secret!

PÉRIANTHE.

Est-on plus imprudent!

CHARANÇON.

Là! Cela vous vendrait

(*à Flavien qu'il veut emmener.*)

Père et mère d'abord. — Venez il faut connaître
Ceux qui vous ont appris...

FLAVIEN.

Eh mais, c'est vous peut-être.

CHARANÇON.

Moi!

FLAVIEN, *se réfugiant auprès de Périanthe.*

Vous. Vous l'avez dit à ma bonne tout bas.
J'ai bien vu qu'on croyait que je n'entendais pas.
« Il est allé se battre, et s'il faut qu'on le tue,
« Une somme que ce matin
« Je lui prêtai par un mauvais destin,
« Court grand risque d'être perdue. »

CHARANÇON.

Moi, j'ai dit?...

FLAVIEN.

Oui, monsieur.

PÉRIANTHE.

Ah!...

CHARANÇON, *à part.*

Voilà justement
Ce qu'on peut appeler la fleur d'un garnement.

PÉRIANTHE.

La chose maintenant n'est plus si compliquée,
Et dans ce peu de mots je la trouve expliquée.
De vos beaux sentimens je conçois la raison.

CHARANÇON.

Mais, monsieur...

PÉRIANTHE.

Les débats ne sont plus de saison.
Sortez. J'ai des soupçons qu'il faut que j'éclaircisse;
Et comptez sur mon zèle à vous faire justice.

CHARANÇON, *sortant.*

Allons, résignons-nous. De ce malheureux prêt
Je vois bien que c'est moi qui paîrai l'intérêt.

SCÈNE IV.

JULIE, VOLRADE, PÉRIANTHE, FLAVIEN.

PÉRIANTHE, *à Volrade.*

Ah! c'est vous!

JULIE, *à Volrade.*

Oui, monsieur, dans son aveugle audace,
Jules a fait entendre une affreuse menace;
Et, triste messager de haine et de fureur,
Porté, de votre part, un défi plein d'horreur.
Mon père est sorti seul, et nous cachant des armes:
Ah! qu'est-il devenu? Voyez couler mes larmes.

FLAVIEN, *voulant aller à Julie.*

Ma bonne amie, eh bien, Jules!...

PÉRIANTHE, *le retenant.*

Chut!

VOLRADE, *à Julie.*

Calmez-vous.

Quelque dissension peut régner entre nous ;
Mais l'explication s'en trouve différée.

FLAVIEN, *à Julie.*

Est-ce que Jules?...

PÉRIANTHE.

Paix!

JULIE.

Dois-je être rassurée!

VOLRADE.

Croyez..

PÉRIANTHE, *à Julie.*

(*bas à Volrade.*)

Un peu de trêve à vos douleurs. Eh bien,
Qu'avez-vous obtenu de vos démarches?

VOLRADE.

Rien

* Rupert et Saint-Albin les ont su rendre nulles.
Mais dites-moi d'où vient que je ne vois pas Jules?

---

* Mes ennemis secrets les ont su rendre nulles.

FLAVIEN, *criant.*

Il est allé se battre avec le général.

VOLRADE.

Jules !

JULIE.

Dieu ! que dit-il ?

PÉRIANTHE.

Voilà le mot fatal.
O le méchant enfant !

JULIE.

Est-il vrai ! quoi ! lui-même...
Quand ses vœux accueillis... Quand il me dit qu'il m'aime !
(*à Jules, qui entre.*)
Monsieur, qu'avez-vous fait ? d'où venez-vous, hélas !

SCÈNE V.

JULIE, VOLRADE, PÉRIANTHE, FLAVIEN, JULES.

VOLRADE.

Jules...

JULES, *à Julie.*

C'est vous !

JULIE.

Eh bien ? vous ne répondez pas !
Mon père ?...

JULES.

Calmez-vous. Dans mon sort déplorable,
D'un affreux attentat ma main n'est point coupable :
Votre père est chez vous.

JULIE.

Est-il bien vrai? Grands dieux!

JULES.

C'est nous... que dis-je? moi qui suis seul malheureux.

(*Aux autres.*)

Au lieu du rendez-vous, (trop cruel à moi-même!)
Je courus, pénétré de ma douleur extrême.
J'y trouve seul, sans suite et se fiant en nous,
L'ennemi... que mon cœur nomme d'un nom plus doux!

(*à Volrade.*)

Son indignation hautement se révèle.
Lorsque de votre absence il apprend la nouvelle.
Mais ses emportemens et ses affreux mépris,
Moins que ma propre honte accablent mes esprits.
J'ose offrir, à défaut de légitime excuse,
Des réparations que son orgueil refuse.
Votre seul intérêt se fait entendre alors :
J'exige ces papiers; mais par de vains efforts;
Et ces hauteurs servant de prétexte à mon zèle,
Je m'en fais des motifs de plainte personnelle.
O d'un cœur généreux admirable candeur!
Ce que n'en obtint point une indiscrète ardeur,
A l'honneur qui réclame il l'accorde sans peine.
Était-ce donc à nous à connaître la haine!

Le sort est consulté pour savoir qui des deux
Aura du premier coup le privilège affreux;
Il me désigne, hélas! Ma main mal assurée
Pour ce funeste coup prend l'arme préparée.
Accablé de mes maux, causés par vos débats,
Je n'avais espéré qu'un utile trépas,
Qui, dans un noble cœur enchaînant la vengeance,
Fît avec les regrets pénétrer l'indulgence.
L'avantage qui m'est accordé par le sort,
Ce vieux guerrier cent fois respecté par la mort,
Qui, debout devant moi, d'un visage tranquille,
Brave encore un hasard à sa gloire inutile,
M'étonne; et dans mon cœur vos droits sont oubliés.
Non, jamais, m'écrié-je en tombant à ses piés.
Frappez; plutôt mourir qu'une si belle vie
Finisse obscurément dans cette lutte impie!
Frappez; je manque ici de courage et de cœur:
Je serais assassin, et non votre vainqueur.
Il s'arrête un moment, surpris de ma faiblesse;
Puis, sans me dire un mot, s'éloigne avec vitesse.
Je vous avais promis de faire mon devoir;
Je vous avais promis par-delà mon pouvoir.

JULIE.

Jules!... cher Jules, non, une action si pure
Ne sera pas l'objet d'une injuste censure.
On peut nous séparer; un sentiment cruel
Peut faire que pour vous le mien soit criminel;
Mais il ne fera pas que ma plus tendre estime
Ne paie à vos vertus leur tribut légitime,

Et qu'un si grand bienfait ne soit à l'avenir
De ce cœur malheureux le plus doux souvenir.

SCÈNE VI.

VOLRADE, PÉRIANTHE, FLAVIEN, JULES.

PÉRIANTHE.

Je vous l'avais prédit : oui, telle était l'issue
Où devait aboutir votre attente déçue.

JULES, *se jetant dans un fauteuil.*

Ah!

PÉRIANTHE.

(*à Volrade.*)

Fort bien, soupirez. — Pour vous je crains...

VOLRADE, *se jetant aussi sur un siège.*

Hélas!

PÉRIANTHE, *à lui-même.*

Ils ne m'entendent point.

FLAVIEN, *tombant assis sur sa petite chaise.*

On ne dînera pas!

JULES.

Près d'obtenir l'objet de l'amour le plus tendre!

VOLRADE.

Sur le seuil des honneurs auxquels j'osais prétendre!...
Que de soins m'ont coûté ces projets malheureux!
Que de temps, de travaux, d'argent perdu pour eux!

PÉRIANTHE.

Voilà, voilà le mal. Juste ciel! à votre âge!
Prodiguer, dissiper... Est-ce donc être sage!
Ce n'était pas ainsi qu'on faisait de mon temps.
Mais aujourd'hui l'on est un Caton à vingt ans.
Nous qui n'affections point une fausse sagesse,
Nous osions quelquefois écouter la vieillesse;
Nous suivions ses conseils, et nous en trouvions bien.

VOLRADE, *se levant.*

Dites-nous donc ici, monsieur, par quel moyen?...

PÉRIANTHE.

Mais il faut...

(Jules se lève pour l'écouter aussi.)

VOLRADE.

Quoi?

PÉRIANTHE.

Parbleu! voilà l'orgueil qui cède!
Eh! c'est à l'agonie implorer le remède.

VOLRADE, *éperdu.*

Je veux, je veux me rendre auprès de mon rival:
Il peut seul...

PÉRIANTHE.

Un moment: j'aperçois Suzeval.

SCÈNE VII.

PÉRIANTHE, FLAVIEN, VOLRADE, JULES, SUZEVAL, JULIE.

SUZEVAL, *à Julie.*

Venez, ma chère enfant : oui, soyez rassurée;
Selon mes vœux ici je vous ai rencontrée.

JULES.

Ah! monsieur, est-ce vous?

VOLRADE, *hors de lui.*

Monsieur, écoutez-moi.

PÉRIANTHE.

Vous venez à propos, mon ami.

SUZEVAL.

Je le croi.

VOLRADE.

Avez-vous, depuis peu, vu monsieur votre frère?

SUZEVAL.

Je le quitte à l'instant.

VOLRADE.

Monsieur, je suis sincère :
L'apparence m'accuse et lui peut justement
Inspirer contre moi quelque ressentiment.
Veuillez donc, sans retard, près de lui me conduire :
Je prétends franchement m'expliquer, et l'instruire
Que, conformant mes vœux à ses intentions,

Je ne mets plus d'obstacle à ses prétentions.

SUZEVAL.

C'est inutile.

VOLRADE, *sans l'écouter.*

Loin d'être son adversaire,
Je lui cède des droits...

SUZEVAL.

Il n'est pas nécessaire.

VOLRADE.

Pardonnez-moi, monsieur.

SUZEVAL.

Non, l'on est informé...

VOLRADE.

Je veux que mes amis...

SUZEVAL.

Vos amis l'ont nommé!

VOLRADE, *étonné.*

Plait-il?

SUZEVAL.

C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.
On vient de nous l'apprendre.

VOLRADE.

Ah!

JULES, *à part.*

Grand Dieu!

VOLRADE, *à part.*

Je respire!

(*à Suzeval avec embarras.*)

Les traîtres! plus de doute au moins. Eh bien, monsieur,

De le féliciter je veux avoir l'honneur.
A mon empressement...

SUZEVAL.

Il sera fort sensible.

VOLRADE.

Vous jugez que l'effort ne peut m'être pénible,
Puisque, ignorant encore un pareil résultat,
Je lui voulais céder les honneurs du combat.

SUZEVAL.

Cela n'est pas douteux.

VOLRADE, *d'un ton suppliant.*

Enfin j'ai l'espérance
Qu'éloignant de son cœur tout projet de vengeance,
Il voudra bien remettre... Au moins qu'il détruira...

SUZEVAL.

Vos papiers? Je les ai, monsieur, et les voilà.
(*Il les lui donne.*)

VOLRADE, *avec joie.*

Quoi, monsieur, il pourrait!...

SUZEVAL.

Les rendre. Et daignez croire
Qu'il n'avait pas non plus attendu la victoire
Pour faire à ce sujet un acte d'équité.

VOLRADE.

Dites, dites plutôt de générosité.
(*Avec un peu de confusion.*)
Cet écrit ne saurait me ravir votre estime :

Du temps qui l'a produit il est surtout le crime.

SUZEVAL, *sans amertume.*

De ce crime, monsieur, quiconque fut exempt
En doit bénir le ciel comme d'un beau présent;
Du blâme, du reproche il doit se rendre avare,
Et jouir sans orgueil d'une vertu si rare.

PÉRIANTHE, *à Volrade.*

Vous rompez, je l'espère, avec l'ambition.

VOLRADE.

Je lui dois tant de trouble et d'agitation!

SUZEVAL.

Votre département vous offre des suffrages
Qui pourraient cependant compenser ces dommages.

VOLRADE, *d'un ton très-naturel.*

Oui, je m'apprête même à partir cette nuit.

PÉRIANTHE.

Ah! fort-bien! La leçon a produit un beau fruit.

SUZEVAL.

Or, le sort, qui semblait nous être si contraire,
Me donne encore ici d'autres heureux à faire.
Reprenez, mes enfans, vos vœux, vos doux projets,
Dont rien ne saurait plus empêcher le succès.

JULES.

Quoi, monsieur!

JULIE.

Se peut-il!

SUZEVAL.

Des fautes étrangères
Avaient rempli vos cœurs de douleurs passagères;
Tout sera réparé. Mais quand votre vertu
Vous obtient un bonheur qui vous est si bien dû,
D'un souvenir fâcheux ne censurez personne.
A l'âge, à ses effets, que votre cœur pardonne.
Songez à vous d'ailleurs, et n'oubliez jamais
Que si parfois le temps nous rend moins imparfaits,
Souvent aussi, souvent aux présens qu'il apporte
La prudente raison doit refuser la porte;
Qu'industrieux enfin à changer nos humeurs,
Il laisse à nos efforts à nous rendre meilleurs.

FIN.